NOS ENFANTS

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

ERNEST RASETTI



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

PERSONNAGES

GIRAUD, expéditionnaire....................	MM. LESUEUR.
Le comte CAZELARD DES HAUMES.....	LACRESSONNIÈRE
Le vicomte LUCIEN, son fils..............	CH. LEMAITRE.
Le baron THÉODORE, dit TOTO, son fils (6 ans)..................................	CAMILLE (La petite BENOITON)
Le marquis ARTHUR DE LANDERNAC, fils de famille................................	MM. GASPARD.
HENRI DE FLEURNAIS, fils de famille.....	LENIBAR.
EUGÈNE DUPONT, fils de famille..........	HENRI.
ALBERT MOREL, professeur de piano......	STUART.
EUGÈNE MARTIN, ouvrier bijoutier.......	LACROIX.
La comtesse CAZELARD DES HAUMES..	Mmes RAUCOURT.
MATHILDE, sa fille..........................	CAMILLE DORTET.
MARGUERITE, fille de Giraud...............	J. CLARENCE.
Madame BOUQUIN, portière..................	JEAULT.
JUSTINE, femme de chambre de la comtesse.	DONCHET.
ANTOINE, domestique du comte.............	MM. COLLEUILLE.
ISIDORE PAVART, fils du concierge de l'hôtel de Cazelard..............................	GAILLARD.
AUGUSTE, copiste..............................	ALEXANDRE.
JACQUES, copiste..............................	THIERRY.
MICHEL..	

La scène se passe à Paris, en 1860.

S'adresser à M. Léon VAZEILLE, régisseur général, pour la mise en scène de cet ouvrage; et à M. FOSSEY, chef d'orchestre, pour la musique. (*Théâtre de la Gaîté.*)

NOTA. — MM. les Directeurs de théâtres de province peuvent retrancher un des *copistes*.

NOS ENFANTS

DRAME

ACTE PREMIER

Un salon chez le comte Cazelard des Haumes. Portes au fond, portes latérales. Ameublement riche. — Fauteuils. — Un canapé. — Table de milieu avec un vase de fleurs. — Un piano à droite. — Des jouets d'enfant sur les meubles. — Table à gauche chargée de papiers, de plans, etc. — Un cheval à roulettes.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, TOTO, puis ANTOINE.

Au lever du rideau, le comte est assis à la table à gauche, il lit.

TOTO, à cheval.

Dis donc, p'pa, n'est-ce pas que je suis baron?

LE COMTE, à lui-même.

Machines à défricher... système Ransomes... oui, mais incomplet. Les Anglais et les Allemands inventent; nous autres, Français, nous perfectionnons! J'achèterai une de ces machines!

Il lit.

TOTO.

Dis donc, p'pa... t'es pas poli... je te parle et tu ne me réponds pas.

LE COMTE, *écrivant.*

Tu m'ennuies.

TOTO.

Ah! je te demande ça, parce que le fils de ton portier, Isidore... il ne m'appelle jamais monsieur le baron, et ça me vexe, moi, na!

LE COMTE.

Tais-toi donc. (*A lui-même et en se relisant.*) C'est très-clair!... il faut quatre chevaux aux Ransomes... et deux au nouveau système pour faire la même besogne! (*Il sonne, à Antoine.*) Mon copiste est-il venu?

TOTO.

Le père Giraud, p'pa?..

ANTOINE.

Je ne l'ai pas vu, monsieur le comte.

TOTO.

Si, il est venu; tu étais sorti; il m'a même dessiné un bonhomme à la plume, je vais te le montrer.

LE COMTE, *s'éloignant.*

Oui, c'est très-bien.

TOTO, *le rattrapant.*

Tu ne l'as pas regardé!... Mais oui, c'est très-bien: il m'a promis une bonne vieille; ce sera le mari et la femme. Il m'a dit de te dire qu'il reviendrait.

Le domestique sort

LE COMTE.

Tu aurais pu commencer par cela.

SCÈNE II

LES MÊMES, ISIDORE, LUCIEN.

Isidore et Lucien entrent par la droite et s'arrêtent sans apercevoir le comte.

ISIDORE, *à voix basse.*

Laissez-moi faire. Mon moyen est infaillible!

LUCIEN, *lui montrant son père.*

Tais-toi!

ISIDORE, *bas.*

Je reviendrai à trois heures.

Lucien met un doigt sur sa bouche.

LE COMTE, *levant la tête.*

Bonjour, Lucien.

LUCIEN, s'inclinant et passant à son père.

Mon père!

LE COMTE.

Tiens, c'est toi, Isidore?

ISIDORE.

Oui, monsieur le comte. Je viens de monter à M. Lucien ses journaux et ses lettres.

LE COMTE.

Tu fais donc les courses du père Pavart, maintenant?

ISIDORE.

A l'occasion! Vous savez, j'ai fait un peu de tous les métiers. J'ai même été copiste chez le père Giraud. Je me suis essayé à la joaillerie, et aujourd'hui je collabore au bulletin financier d'un petit journal. Ça me prépare aux affaires. Monsieur le comte n'a rien à recommander au père Pavart?

LE COMTE.

A ton père? non... rien... qu'une seule chose... c'est de mouiller un peu moins mes escaliers, et de mouiller un peu plus son vin.

ISIDORE.

Monsieur le comte, je vais le morigéner, cet ancien-là.

Il sort par le fond.

TOTO.

Hue! dada! hue!

LE COMTE.

Théodore, tu n'as pas dit bonjour à ton frère.

TOTO, bourru.

Lui non plus ne me l'a pas dit.

LE COMTE.

Tu es le plus jeune, c'est à toi de commencer.

TOTO.

Ah! tu vas me faire des remontrances, je m'en vais.

Il sort en courant.

LE COMTE, se retournant.

Bon voyage!... (Il se remet à travailler.) Isidore ne te quitte donc plus? Je le comprends. C'est ton messager ordinaire et galant?

LUCIEN.

Mon père, vous supposez...

LE COMTE.

Fais donc le bon apôtre. (Lui prenant le bras; ils se promènent.) Dois-je te confesser?... J'ai été jeune aussi! Je me suis laissé dire que pendant ton séjour chez ta tante, au château de Sainte-Lucie, il y a quelques mois, tu avais passé bien des journées chez un garde du nom d'Hubert, et que ce n'était pas pour y chasser la grosse bête. Est-ce qu'on m'aurait trompé?

LUCIEN.

Mon Dieu !... oui, mon père, on vous a trompé.

LE COMTE.

Ah !... (Après un silence.) Lucien, tu as tort de te défier de moi... Je suis ton père, mais je suis ton ami également.

LUCIEN.

Mais... vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

LE COMTE.

Tu es un homme aujourd'hui ; ta mère me saura gré de l'initiative que je prends ; il y a des questions... délicates, dans lesquelles une femme, fût-elle deux fois mère, ne saurait entrer... Souviens-toi de cela, et, au besoin, du vieil ami que je t'offre et qui te tend la main ! (Antoine entre et présente au comte une lettre sur un plat d'argent.) C'est pour mon fils. (Lucien prend la lettre et la met dans sa poche.) Lis, lis donc, ne te gêne pas.

LUCIEN, après avoir lu.

C'est de monsieur de Fleurnais ; il m'écrit...

LE COMTE.

Sans doute pour te rappeler votre rendez-vous. Tu iras à ce déjeuner. De ce que je suis tombé ce matin comme une surprise dans la maison, je n'entends ni ne veux déranger personne, au contraire. Tiens, j'ai là mille francs, tu vas les prendre pour fêter ma bienvenue.

LUCIEN.

Ah ! mon père !

LE COMTE, cherchant dans son portefeuille et sur la table où sont les papiers.

Mais certainement ! Eh bien ! où ai-je fourré ce billet ? l'aurai-je perdu ? ce serait trop bête ! (A Lucien.) Ma foi, c'est ainsi, c'est mille francs que je te dois.

LUCIEN, à part.

Cinquante louis quand il me faudrait cinquante mille francs, si j'osais !!!... mais non ! A quoi bon ? il me les refuserait et tout serait découvert.

ANTOINE, annonçant.

Monsieur Giraud !

LUCIEN, à part.

Lui !

LE COMTE.

Tu t'en vas ?

LUCIEN, revenant sur ses pas.

Je craignais d'être de trop. (A part.) Il ne me connaît pas, heureusement.

Il s'assied devant le piano, tournant le dos. — Entre Giraud avec Toto accroché aux pans de son habit.

SCÈNE III

LES MÊMES, GIRAUD, TOTO.

TOTO.

Je t'ai vu venir, je te guettais de la fenêtre, je ne te lâche plus.

LE COMTE.

Toto!

TOTO.

Ma bonne femme! tu vas me faire ma bonne femme, hein?

GIRAUD.

Oui, mon petit ami, oui.

TOTO.

Appelle-moi monsieur le baron, veux-tu? c'est mon nom

GIRAUD, lui tapant sur les joues.

Oui, monsieur le baron!

TOTO, furieux.

Tu es trop familier!...

LE COMTE.

C'est un vilain enfant, monsieur Giraud, grondez-le moi.

GIRAUD, cherchant dans les papiers qu'il avait sous son bras.

Oh! à cet âge, c'est le bel âge, monsieur le comte, l'âge des défauts... nous avons des vices plus tard.

TOTO.

Attrape, papa!

Il sort.

GIRAUD, le suivant des yeux.

Ah! les enfants!... nous les gâterons toujours; les premiers, parce qu'on les désire, les derniers, parce qu'ils nous surprennent. (Remettant des papiers.) Voici le mémoire... je l'ai copié moi-même... Voici votre lettre au ministre, et le plan de la machine à défricher... et mille francs que j'ai trouvés dans vos papiers.

LE COMTE, levant la tête.

Ah!

GIRAUD, montrant les papiers qui sont sur la table.

Votre nouveau travail, sans doute?

LE COMTE.

Oui. (Giraud prend les papiers, les met en ordre et les parcourt rapidement des yeux. Le comte tendant le billet.) J'en avais fait mon deuil, monsieur Giraud, partageons!

GIRAUD, parcourant les papiers.

C'est lisible, très-lisible... moins quelques mots... celui-ci, par exemple, qu'est ce que cela veut dire?

LE COMTE.

Cela veut dire, monsieur Giraud, que vous êtes un honnête homme.

GIRAUD.

Parce que je vous ai rapporté vos mille francs?... cela dirait alors, si je les avais gardés, que je serais un coquin. (Lui montrant la page.) Système...

LE COMTE.

Ransomes.

GIRAUD, prend une note.

Ah! Ransomes, très-bien.

Il continue à lire.

LE COMTE.

Combien gagnez-vous par jour?

GIRAUD, de même.

Frais payés, six francs, sept francs, sept francs dix sous.

LE COMTE.

Vous avez une fille?

GIRAUD, avec bonheur.

Oh! oui!... tout le portrait de sa mère!.. Ah! le bon Dieu fait bien les choses, monsieur le comte... aux uns, les ambitieux, il abandonne ses richesses, mais il confie ses anges aux autres... C'est un de ses anges que j'ai sous mon toit... j'ai cent mille livres de rentes quand je l'embrasse!

LE COMTE.

Quel âge a-t-elle?

GIRAUD.

Dix-neuf ans, et elle les porte comme les roses font de leurs premières feuilles, en réjouissant les yeux et le cœur, elle est toute mignonne; on lui donnait à peine dix-sept ans cet été au château de Sainte-Lucie, chez notre cousin Hubert, le garde, tant le grand air lui avait fait du bien.

LE COMTE, se lève.

Vous y étiez?

GIRAUD.

Non. Voir pousser les feuilles et sentir l'odeur des foins le matin, c'est un luxe qu'on ne peut pas toujours se payer.

LE COMTE, lui tendant le billet.

Si vous le vouliez, hein?

GIRAUD.

Certainement!... mais mon encre se figerait au bout de ma plume pendant ce temps et mes petites ressources disparaîtraient aussi.

LE COMTE, avançant le billet.

Vous voulez le croire... consentez seulement à ouvrir la main.

GIRAUD.

Merci, monsieur le comte, ça me donnerait de mauvaises habitudes ! Pour quand faut-il la copie ?

LE COMTE.

Le plus tôt possible; voyez.

GIRAUD.

Trois jours ?

LE COMTE.

Très-bien.

GIRAUD.

Je vous salue, monsieur le comte.

Il va pour sortir.

TOTO, revenant, arrête Giraud.

Vous avez enfin fini, c'est heureux ! Tu vas tenir ta parole, je ne te lâche pas !

GIRAUD.

Eh bien ! ni moi non plus, mon garçon !

TOTO.

Non ! baron, baron, entends-tu ?

GIRAUD.

Très-bien. (Au comte en saluant.) Monsieur le comte ! (A Toto en lui montrant la porte.) Monsieur le baron, après vous !

TOTO, passant.

Tu t'y fais ! Tu vois !

GIRAUD, s'inclinant.

Monsieur le baron, je vous remercie.

Ils sortent.

LE COMTE, à Lucien qui, pendant cette scène, a feuilleté des livres et gratté un peu du piano pour se faire une contenance.

Une bonne figure !... n'est-ce pas, Lucien?

LUCIEN.

Oui, mon père.

ANTOINE, annonçant.

Monsieur le marquis de Landernac, monsieur de Fleurnais !

LE COMTE, à Lucien.

Reçois tes amis, ta mère est au jardin, je vais la retrouver. (Lui donnant la billet.) Je m'acquitte. (Au domestique.) Faites entrer.

Il sort à gauche.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE MARQUIS DE LANDERNAC, HENRI DE FLEURNAIS.

LE MARQUIS, *entrant un lorgnon à l'œil, une badine à la main.*
Tu n'es pas prêt ?

LUCIEN, *brusquement.*
Non ! j'ai été dérangé... mais ce ne sera pas long. (*A Antoine.*) Ma canne, mon chapeau?

LE MARQUIS.
Oh ! oh ! nous sommes à l'orage, ce matin. Tu as une tête de décavé !

HENRI.
Tais-toi donc ! hier soir il a perdu cinq cents louis au bac avec le petit de Monars ! ne réveille pas ses douleurs!

Il s'assied sur le canapé.

LUCIEN.
Oh! si vous croyez que c'est pour cette misère !

LE MARQUIS, *appuyé à la table du milieu.*
La Machiavellini t'a fait une scène infecte, est-ce cela?

HENRI.
Elle avait besoin d'argent ? c'est ainsi qu'elle bat monnaie!

LE MARQUIS, *secouant sa badine.*
Et c'est très-chic! une femme épatante, la Machiavellini! vois-tu, c'est elle qui t'a posé.

HENRI.
Je le crois bien, et elle le mettra à sec comme les autres !

LE MARQUIS.
Oh! c'est peut-être déjà fait!

LUCIEN.
Qu'en sais-tu?...

LE MARQUIS.
Parbleu ! je le devine à ton air! tu as la nostalgie des billets de mille, mon cher, ça se voit. Veux-tu que je te repasse Greluchet?

HENRI.
Greluchet!

LUCIEN.
Qu'est-ce que c'est que ça, Greluchet?

LE MARQUIS, *il s'assied sur le canapé à droite.*
Greluchet est un marchand de paillassons qui fait la banque; il te vendra à crédit pour soixante mille francs de paillassons, tu en tireras mille louis, c'est très-chic !

LUCIEN, riant d'un rire forcé.

Dam! qui sait?...

LE MARQUIS.

Ah! tu vois bien! mais c'est pour t'éprouver que je dis cela. Greluchet est retiré de la circulation. Il a acheté une terre. Il porte le nom de sa terre et il ne prête plus... qu'à rire.

HENRI se lève, allant à Lucien.

Si tu n'as plus d'argent, hypothèque les maisons de ton père, ça sera d'un effet carabiné!

LE MARQUIS.

De son vivant? tu lui donnes-là un joli conseil, toi!

HENRI.

C'est juste! tu dois épouser sa sœur, je n'y pensais plus!

LE MARQUIS, se levant.

Et que diraient mes fournisseurs!

Il tire un porte-cigare de sa poche et va prendre un cigare et l'allumer.

LUCIEN.

Ah! ne fumes pas, je te prie, ma mère...

LE MARQUIS.

Ah! oui, elle est terrible, notre mère!

HENRI.

Bon! tu la drapes déjà, toi?

LE MARQUIS.

Écoute donc! j'épouse sa sœur mais non ses parents... tu sais, les miens me suffisent!

Le domestique apporte la canne et le chapeau à Lucien.

LUCIEN.

Voyons? Messieurs, partons-nous?

LE MARQUIS.

Un moment donc! Dupont doit nous prendre en passant.

LUCIEN.

Il nous rejoindra. J'ai absolument besoin d'être de retour à trois heures.

LE MARQUIS.

Un rendez-vous?...

LUCIEN.

Pas le moins du monde! mais, toi-même, ne dois-tu pas conduire ma mère à Chantilly?

LE MARQUIS.

Ah! mille perroquets-rouges! je l'avais oublié!

LUCIEN.

Je vous quitterai au dessert, moi.

LE MARQUIS.

Ah! j'en sais la cause!... idiot! trois fois idiot! c'est après sa grisette qu'il va courir!

Dupont vient d'entrer.

SCÈNE V

LES MÊMES, DUPONT.

TOUS.

Une grisette!

DUPONT.

Allons donc, il n'en reste plus!... Je viens vous chercher. — Qu'est-ce que c'est que cette grisette?...

LE MARQUIS.

Demande-le à Lucien!... L'infante est jolie, à ce qu'il paraît!... Pour arriver à son cœur il a bâti un roman renouvelé des *Mystères de Paris*, il s'est fait passer pour un ouvrier joaillier!

DUPONT.

Mais, pourquoi joaillier?

LE MARQUIS.

Demande-le lui!... c'est peut être un métier... éblouissant!...

On rit.

LUCIEN passe.

Riez... riez!... eh! bien, mes chers amis, rassurez-vous! je suis digne de vous... j'ai rompu.

LE MARQUIS.

Ta parole?

LUCIEN.

Dans vingt-quatre heures ce sera une affaire définitivement réglée! et dans un mois je la marierai et je la doterai; trouvez-vous cela crâne?

DUPONT.

C'est pyramidal!

HENRI.

C'est épatant.

LE MARQUIS, se tapant avec sa badine.

C'est très-chic, mon bon, très-chic, très-chic!

DUPONT.

Vicomte! nous te rendons notre estime!...

LUCIEN.

Alors partons.

Ils sortent à droite. Entre la comtesse et le comte; puis, du côté opposé, Mathilde.

SCÈNE VI

LE COMTE, LA COMTESSE, MATHILDE.

LA COMTESSE, *à Landernac qui sort.*

Monsieur le marquis, n'oubliez pas que je vous attends ?

LE MARQUIS.

Oh! madame ! (*A part en sortant.*) Je les lâcherai et ce sera très-chic!...

LA COMTESSE.

Les jeunes gens d'aujourd'hui me font peine, excepté M. de Landernac et Lucien... Ils doivent faire tache, du reste, parmi eux.

LE COMTE, *riant.*

Oh! Lucien !...

LA COMTESSE.

Vous êtes tout disposé à le calomnier, je le sais! je me suis chargée de l'éducation de nos enfants, c'est tout dire, n'est-ce pas ?... Mais quoi que vous pensiez, monsieur, je n'en ai pas moins fait de Mathilde le modèle des jeunes filles, et de Lucien un homme qui se respecte et dont l'exemple peut servir.

LE COMTE.

Je ne demande pas mieux, comtesse.

LA COMTESSE.

Vous êtes un envieux!

MATHILDE, *entrant, à sa mère.*

Me voilà ! (*Allant à son père.*) Bonjour, mon père.

LE COMTE.

Bonjour, mon enfant ! (*L'examinant.*) Oh ! oh ! quelle toilette à cette heure !

MATHILDE.

Nous devons, ma mère et moi, faire quelques visites, et comme j'ai ma leçon de piano à prendre auparavant j'ai voulu...

LE COMTE.

Être belle !

MATHILDE.

Mais certainement.

LE COMTE, *souriant.*

Pour M. Morel ?...

LA COMTESSE.

Un professeur de piano?... vos plaisanteries sont déplacées.

MATHILDE, à son père.

Tu es méchant aujourd'hui. (A la comtesse.) Ta modiste est-elle venue ?...

LA COMTESSE.

Non, nous l'attendons, elle a plusieurs chapeaux à nous faire essayer. (Elle sonne.) Antoine, amenez Théodore. M. Morel, le professeur de piano, va venir... et je veux que ce cher Toto commence aujourd'hui même l'étude de la musique.

Antoine sort.

LE COMTE, s'assied.

Pourquoi ne pas le mettre dans un collége? L'éducation en commun est une excellente chose.

LA COMTESSE, va s'asseoir au canapé.

Dites un moyen de perdition... Mes enfants ont été élevés chez moi. Toto ne me quittera pas plus que ses aînés.

LE COMTE.

Si cela est votre idée, n'en parlons plus. (On entend hurler Toto.) Du reste, voici déjà une protestation en votre faveur.

SCÈNE VII

LES MÊMES, TOTO, ANTOINE, puis JUSTINE, MARGUERITE.

TOTO, traîné par Antoine.

Non ! je ne veux pas apprendre le piano, moi, na!...

LA COMTESSE.

Voyons, mon ange, voyons. (A Antoine.) C'est de votre faute, vous le mettez toujours en révolution.

ANTOINE.

Ah ! madame la comtesse. (A Toto.) Monsieur le baron !...

TOTO, pleurant.

Oui, c'est de sa faute !

LA COMTESSE

Sois gentil, je te donnerai un beau sabre.

LE COMTE.

De cavalerie ! tu pourras t'éborgner à ton aise.

Il s'apprête à sortir.

LA COMTESSE.

Où allez-vous ?...

LE COMTE, regardant sa montre.

A mon audience ! oui, c'est l'heure ! ce n'est pas au ministre à attendre.

LA COMTESSE.

Au lieu de l'entretenir de vos machines, vous feriez bien mieux de lui demander une ambassade.

LE COMTE.

Le rôle de solliciteur ne me convient pas, vous le savez bien, madame.

Il sort à gauche.

JUSTINE.

La modiste de madame la comtesse est indisposée, elle lui adresse sa meilleure ouvrière, mademoiselle Giraud...

LA COMTESSE.

Faites-la entrer. (Antoine sort. Marguerite paraît.) Approchez, mademoiselle, vous m'apportez les chapeaux que j'ai commandés ?

MARGUERITE.

Oui, madame la comtesse.

Elle pose un carton et l'ouvre sur un signe de la comtesse.

LA COMTESSE.

Voyons !...

Elle prend un chapeau. Mathilde en prend un autre, elles examinent toutes deux.

MATHILDE, à sa mère.

Oh ! ma mère ils sont charmants.

LA COMTESSE.

Oui, cette Léontine est d'une adresse; c'est elle, n'est-ce pas, qui a disposé les garnitures ? Je reconnais sa main.

MARGUERITE.

Pardonnez-moi, madame, c'est moi-même.

LA COMTESSE.

Ah !

MARGUERITE.

Les fleurs également.

LA COMTESSE, examinant les fleurs.

Comment, de vous aussi ?... une fée vous a donc prêté ses doigts, ma belle enfant ?

MARGUERITE.

Madame la comtesse est trop bonne! J'espère un jour m'établir ! si madame la comtesse voulait me le permettre, j'irais chercher mes échantillons... Je ne demeure pas très-loin....

LA COMTESSE.

Non, restez !... j'enverrai demain chez vous.

MARGUERITE.

Madame la comtesse doit savoir mon adresse, mon père est le copiste de monsieur le comte.

LA COMTESSE.

Ah ! eh bien, puisque vous avez tant de goût, je veux vous

confier un ouvrage délicat... Il s'agit de me monter deux coiffures avec des blondes et des diamants?

MARGUERITE.

Des diamants?

Elles passent.

LA COMTESSE.

Il faut bien que je m'en serve, je ne les mets presque jamais! Venez, je vais vous expliquer.

Elle va pour sortir avec Marguerite.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ALBERT MOREL, un rouleau de musique sous le bras.

MATHILDE, à Morel.

Monsieur Morel, vous arrivez bien. (Prenant Toto qui barbouille sur la table avec les plumes de son père et l'amenant à Morel.) Vous me sauvez le manuscrit de mon père et vous gagnez un élève; voilà un futur Liszt qu'on vous charge d'abord de débrouiller...

Elle fait passer Toto.

TOTO, criant.

Je ne veux pas, moi!...

MOREL.

Cependant, mon jeune ami...

TOTO.

Appelez-moi monsieur le baron!

MOREL.

Je ne demande pas mieux.

TOTO.

Et plutôt que d'apprendre, je casserai le piano, moi! na.

MOREL, s'inclinant profondément.

Pardon, monsieur le baron, qui donc commande ici?

TOTO.

Qui donc? c'est maman.

Il court vers sa mère qui se retourne ainsi que Marguerite.

MARGUERITE.

Albert?

MOREL.

Vous ici, Marguerite!

LA COMTESSE, à Morel, fronçant le sourcil.

Vous connaissez mademoiselle?

MOREL.

Oh! beaucoup, madame... nous sommes presque frère et sœur... nous avons été élevés ensemble.

MATHILDE.

Ah!

MOREL.

Et je prendrai la liberté, madame la comtesse, de vous recommander tout particulièrement mademoiselle Giraud.

LA COMTESSE, avec hauteur.

Monsieur Morel, veuillez-vous occuper de votre piano, je vous prie, et donner la leçon de ma fille. (Morel s'incline après avoir fait un mouvement de dépit à Marguerite.) Mademoiselle, suivez-moi, nous trouverons dans mon boudoir tout ce qui sera nécessaire.

Elle sort à gauche deuxième plan avec Marguerite et Toto.

SCÈNE IX

MATHILDE, MOREL, puis TOTO.

MOREL, disposant de la musique sur le piano.

Mademoiselle, je suis à vos ordres.

MATHILDE, s'approchant du piano.

Vous êtes fâché, monsieur Morel?

MOREL.

Moi! contre qui?

MATHILDE.

Contre ma mère qui vient de vous parler un peu brusquement peut-être?

MOREL.

Vous vous trompez, mademoiselle.

MATHILDE, sèchement.

C'est différent!... (S'asseyant devant le piano.) Que faisons-nous? Dois-je jouer une mélodie de Wéber?

MOREL.

Non. Je désire vous faire répéter vos exercices.

MATHILDE.

Oh! mes exercices! (Se levant avec impatience.) Je ne suis pas en train aujourd'hui!

MOREL.

Pardon, mademoiselle, mais si je n'ai que l'autorité d'un professeur, je vous demanderai la permission d'exercer cette autorité.

MATHILDE.

Vous voyez bien que vous conservez un ressentiment, jamais vous ne m'avez parlé sur ce ton!

MOREL.

Commençons, je vous prie.

Mathilde se met au piano et joue un motif.

MOREL, lui désigne sa musique.

Non pas cela, ceci.

MATHILDE, jouant mollement.

Est-ce qu'elle sait toucher du piano, mademoiselle Marguerite Giraud?

MOREL, levant la tête.

Oui; un peu, mademoiselle!

MATHILDE.

Ah!... Et c'est vous qui le lui avez appris?

MOREL.

Moi-même.

MATHILDE.

J'ai cru qu'elle passait sa vie à faire des chapeaux, cette demoiselle?

MOREL, simplement.

Pourquoi me demandez vous cela?

MATHILDE, sèchement.

Pour rien...

Elle joue très-agitée.

MOREL.

Moins fort.

MATHILDE, se levant brusquement.

Non!... Je ne continuerai pas! (Morel prend son chapeau et roule son cahier de musique, s'incline profondément et se dispose à sortir. — D'une voix très-agitée.) Ah! vous partez?

MOREL.

Vous ne paraissez pas, mademoiselle, disposée à achever votre leçon.

MATHILDE.

C'est bien! seulement ne revenez pas.

MOREL, s'arrêtant ému.

Vous me renvoyez?

MATHILDE.

Oh! vous ne regretterez pas une élève aussi peu docile.

MOREL, revenant.

Mais, que vous ai-je fait?

MATHILDE, avec des larmes.

Ce que vous m'avez fait? ma foi!... je ne le sais pas... Mais vous m'irritez! vous me blessez avec votre politesse froide et résignée! vous me rendez méchante!... Vous cachez une ar-

rière-pensée, un sentiment que j'ai compris et que vous prenez plaisir à dissimuler.

Elle tombe sur le fauteuil.

MOREL, se rapprochant vivement.

Si vous avez surpris le secret de mon cœur, pourquoi voulez-vous que je vous le dise? Si vous avez deviné que je vous aime, pourquoi me forcer à vous l'avouer?

MATHILDE, émue.

Albert!...

MOREL.

Est-ce que je ne sais pas la distance qui nous sépare! Vous avez voulu vous donner le plaisir de voir tomber à vos pieds un malheureux tel que moi! (Il tombe à genoux.) Eh bien! m'y voici pour vous dire que je vous aime comme un fou, mais que vous ne me reverrez jamais.

TOTO, entrant, à Morel.

Tiens! qu'est-ce que tu fais donc là, toi?

Morel se relève vivement.

MATHILDE, se remettant.

Nous... nous répétons une scène d'opéra!...

Elle passe.

TOTO.

Ah! dis donc, tu vas être heureuse, c'est ton futur qui revient avec maman.

MOREL, à part.

Son fiancé!...

TOTO.

Ce sera-t-il bientôt ton mariage, dis?

MATHILDE.

Tais-toi donc!

Morel s'incline et sort.

SCÈNE X

Les Mêmes, LA COMTESSE, LE MARQUIS DE LANDERNAC, puis JUSTINE.

LA COMTESSE, à sa fille.

Votre leçon est terminée, je vois.

LE MARQUIS, à part.

Je les ai lâchés carrément, ce petit fat de Monars s'est fâché à cause de Bobinette!... Nous nous battons demain, ce sera très-chic!

LA COMTESSE, à sa fille.

Mettez vite un mantelet et un chapeau... le marquis doit nous rejoindre au Bois et nous conduire en poste à Chantilly.

MATHILDE.

Cette demoiselle a-t-elle compris, ma mère?...

LA COMTESSE.

Parfaitement, mais j'ai changé d'idée. Les yeux qu'ouvrait cette petite en voyant mes parures me font encore rire. Elle n'avait jamais vu autant de diamants. La pauvre enfant est devenue toute songeuse quand je les ai renfermés dans le coffret.

LE MARQUIS, à part.

Parbleu, toutes les femmes se brûlent à ces feux-là!

MATHILDE.

Je vais m'apprêter.

Elle sort à gauche.

TOTO, à sa mère.

Dis donc, maman, qu'est-ce que c'est que ça, un opéra?

LA COMTESSE.

C'est une pièce de théâtre où l'on chante tout le temps, mon ami.

TOTO.

Et à quatre pattes?...

LA COMTESSE.

Petit bêta!

TOTO.

Oh! je sais bien pourquoi je te demande ça, parce que vois-tu...

LA COMTESSE.

Tu nous conteras ça plus tard... quand nous serons revenus de la promenade...

JUSTINE, entrant, à la comtesse.

Mademoiselle Giraud s'est installée dans le boudoir, madame... dois-je l'y laisser?

LA COMTESSE, riant.

Mais sans doute, Justine... vous ne supposez pas qu'elle va nous dévaliser et emporter mes écrins?

LE MARQUIS, se dandinant.

Ce serait une petite pacotille de choix.

LA COMTESSE, à Toto.

Viens m'embrasser!... Va dire à Antoine qu'il te mène aux Tuileries. Sois bien sage et ne te bourre pas de gâteaux avant le dîner.

TOTO sort en criant.

Antoine! Antoine!

LA COMTESSE, se levant.

Marquis, ma fille est prête. (Mathilde reparaît, mettant ses gants.) A deux heures à l'entrée du lac?

LE MARQUIS, lorgnant Mathilde, à la comtesse.

Je compterai les minutes. En une heure nous toucherons Chantilly et nous reviendrons au grand galop. Je caracolerai à la portière sur mon grand alezan, et ce sera très-chic!

LA COMTESSE.

Vous dites?

LE MARQUIS, vivement.

Que ce sera du meilleur genre.

LA COMTESSE, lui prenant le bras, à Mathilde.

Venez, Mathilde.

SCÈNE XI

TOTO, ISIDORE.

TOTO, entrant.

Ah ben! on me laisse tout seul, moi? (Criant.) Antoine Il est sourd, ce vieux-là ! Antoine!

ISIDORE entrant, à part.

Bon ! v'là le moucheron!

TOTO.

Qu'est-ce que tu viens faire ici, toi?

ISIDORE.

Mon petit monsieur, je vais parler à votre frère.

TOTO.

Appelle-moi monsieur le baron!

ISIDORE.

Oh! pour ça!

TOTO, frappant du pied.

Appelle-moi monsieur le baron, ou je crie! (Criant.) M'man! m'man!...

ISIDORE.

Allons! c'est bon! monsieur le baron. (Le saluant jusqu'à terre). Monsieur le baron, je vous baise les mains.

TOTO, s'éloignant avec majesté.

C'est bien! petit portier!!

Il sort

SCÈNE XII

ISIDORE, LUCIEN.

ISIDORE, à part.

Il est méchant comme la gale, ce bonhomme-là. (Allant à la

porte de droite, regardant à la cantonade.) Tout le monde est sorti! et même le moucheron qu'on emmène! la maison est à nous !... Monsieur le vicomte! (Lucien paraît.) Il n'y a plus personne. Nous pouvons procéder, comme dit maître Potinet l'huissier d'en face; un vrai puits de science, c't'homme-là.

LUCIEN, après un silence.

Non, Isidore, j'ai réfléchi... le hasard m'a fait causer ce matin avec mon père... j'aime mieux lui demander l'argent dont j'ai besoin.

ISIDORE.

Et il vous le donnera!... Mâtin! monsieur le vicomte, vos illusions se portent bien!... Cinq cents louis perdus au jeu et qu'il faut rendre aujourd'hui même!... Les parents, c'est dur à la détente. Je connais ça. Le père Pavard m'a flanqué à la porte pour vingt francs que je lui devais. On vous offrira mille écus!

LUCIEN.

J'avouerai tout.

ISIDORE.

Allons donc !... direz-vous que vous êtes criblé de dettes et que le papier timbré fleurit dans notre loge à votre intention! raconterez-vous aussi, à cet excellent père, votre petite histoire avec la Machiavellini?... Non, n'est-ce pas? et ce n'est pas tout : Et Marguerite?

LUCIEN.

Marguerite! Tu ne l'as pas revue?

ISIDORE.

En voilà encore une dont il faut vous débarrasser gentiment!

LUCIEN, très-agité.

Soit! Tu as raison. Mais, mais... je n'ose pas!

Il passe.

ISIDORE.

Vous n'osez pas? Eh bien! et moi? Est-ce que votre petit Isidore n'est pas là?... et puis... quoi? Il ne s'agit pas de reculer, le petit papier timbré dont je vous parlais tout à l'heure...

LUCIEN.

Eh bien!

ISIDORE.

Eh bien! il est plus qu'en fleurs! Il a des fruits mûrs! voilà deux jolis commandements qui ne sont pas de l'Église... mais qui n'en sont pas moins respectables, à propos de certaines petites lettres de change... ce qui fait que dans deux ou trois jours... vous pourrez bien être... (Il montre des papiers.) saisi.

LUCIEN.

Saisi ! moi !

ISIDORE.

Ou vendu comme un simple marchand de parapluies ! Ainsi, croyez-moi, il n'y a plus à hésiter. (S'approchant de la porte de gauche. — A voix basse.) Les diamants de madame la comtesse sont toujours dans son boudoir. (A part.) Moi qui ai travaillé chez un joaillier, je sais ce que ça vaut.

LUCIEN, l'arrêtant.

Isidore !... Isidore, non ! Tiens ! j'ai peur ! ! !

ISIDORE. Il s'assied.

Peur ! et qu'est-ce que vous risquez ? Nous ne dévalisons personne. Nous empruntons tout simplement les diamants... pour vingt-quatre heures ; je les porte chez maître Birman, mon ancien patron. Je lui en fais prendre le modèle sur l'ordre de madame la comtesse elle-même. Il n'y a rien de plus naturel ! Demain soir je vous apporte les originaux et vous les remettez à leur place dans le boudoir.

LUCIEN.

Oui, mais après ?

ISIDORE.

Après ? Dans huit jours maître Birman a confectionné les bibelots en cristal. Vous, vous allez les retirer de chez lui toujours de la part de madame la comtesse, et le lendemain vous faites... l'échange.

LUCIEN, se levant.

Et tu crois que j'irai vendre ?..

ISIDORE.

Qu'est-ce qui vous parle de ça ? J'emprunterai dessus, avec votre autorisation écrite. Puis un de ces jours, à l'occasion, vous rembourserez l'emprunt. Tenez, monsieur le vicomte, j'ai connu un fils de famille qui n'a pas fait autre chose pendant dix ans ! il avait inventé deux éditions des bijoux de sa mère. Il prenait la bonne, il mettait la mauvaise ; il reprenait la mauvaise et remettait la bonne, puis il recommençait. A la fin la mauvaise, non, la bonne ; c'est-à-dire si, la mauvaise est restée. Quand il a hérité, ma foi ! il l'a fait porter à sa femme, et on ne s'est jamais douté de rien.

LUCIEN.

Non, vois-tu, c'est une bassesse ! !

ISIDORE.

Un enfantillage !.. monsieur le vicomte. Avec des étrangers ça serait peut-être délicat, mais en famille !... Voyons, laissez-moi faire, j'ai un peu passé partout !.. (Il montre un trousseau.) On ne s'apercevra de rien et... je me charge de tout !..

Il va vers la porte du fond.

LUCIEN, l'écartant.

Ah ! démon !

ISIDORE, résolûment.

Le tour est fait.

Lucien fait un geste désespéré et tombe sur un fauteuil. — Isidore se dirige vers le boudoir et recule aussitôt.

ISIDORE.

Il y a quelqu'un !

LUCIEN, se relevant.

Quelqu'un !

ISIDORE.

C'est mademoiselle Giraud !

LUCIEN.

Marguerite !... (Marguerite entre.) Elle ! ici !

SCÈNE XIII

LUCIEN, MARGUERITE, ISIDORE.

MARGUERITE, courant à Lucien.

Lucien ! Toi ! toi ! oh ! c'est toi ! Que fais-tu ici ?

LUCIEN.

Moi !... je... j'attends quelqu'un !... et vous ?

MARGUERITE.

Je travaillais... on m'a laissée seule... la maison est déserte... j'avais peur dans ce boudoir !

LUCIEN.

Oui !... adieu !... adieu !

MARGUERITE, le retenant.

Déjà ?... Ah ! vilain !

ISIDORE, à part.

Roucoulez, mes colombes... moi !... pourvu que la clef marche !

Il entre dans le boudoir.

MARGUERITE.

A propos, monsieur, pourquoi ne m'avez-vous pas écrit ?... Ah ! dis-moi, ne charge plus Isidore de tes lettres, il me déplaît !.. Qu'as-tu donc ?... Nous sommes seuls !... Tu ne m'aimes donc plus ? Oh ! tiens ! ne me réponds pas... Je suis heureuse... je te vois... je te tiens .. Tu me trouves folle, n'est-ce pas ? C'est que je suis si contente, et il y a si longtemps que je ne t'ai vu !

LUCIEN.

Marguerite !...

MARGUERITE, *gaiement.*

Écoute. J'ai eu peur tout à l'heure, vous aviez l'air, Isidore et toi, de deux voleurs ! Ah ! ah ! *Elle rit.*

LUCIEN, *tremblant.*

Voleurs !

MARGUERITE.

Pourquoi ce trouble ? Tu me caches quelque chose ?

LUCIEN, *se remettant.*

Que veux-tu que j'aie à te cacher ?

MARGUERITE.

Je ne sais pas, moi !! Ta mère ne veut pas que nous nous mariions ! C'est cela, n'est-ce pas ? dis ?

LUCIEN.

Non... mais...

MARGUERITE.

Si tu consens, je vais tout raconter à mon père. Je ne lui ai encore rien dit ! Pauvre père, c'est la première fois de ma vie que j'ai un secret pour lui. Il est si bon ! J'attendais qu'il t'eût embrassé comme son fils pour lui avouer toute la vérité, parce que je ne pourrai jamais la garder là, vois-tu, et parce que nous avons son pardon à obtenir !

LUCIEN, *se parlant à lui-même.*

Oh ! serai-je jamais pardonné !

MARGUERITE.

Oui, je me mettrai à ses genoux et je lui dirai : Père, j'étais seule là-bas, seule, au milieu des grands arbres ! et je l'ai aimé ! Je l'ai aimé, parce qu'il était loyal et parce qu'il m'aimait !... Et le bon vieillard nous relèvera et nous pardonnera tous deux.

LUCIEN.

Marguerite?... Oui!... J'arrangerai tout cela ! (*A part.*) Il faut en finir !

MARGUERITE.

Tu viendras bientôt me voir, n'est-ce pas?

LUCIEN, *la pousse doucement vers la porte.*

Oui, bientôt, je t'écrirai ! et je tâcherai que tu sois heureuse.

MARGUERITE, *avec élan.*

C'est bien facile !... ne me quitte plus !... (*Se jetant à son cou.*) Veux-tu ?

LUCIEN, *se dégageant de ses bras.*

Tu oublies que nous ne sommes pas chez nous.

MARGUERITE.

Tais-toi ! quand te reverrai-je ?

LUCIEN.

Je t'écrirai !

MARGUERITE.

Bientôt?

LUCIEN.

Demain!

MARGUERITE.

Tu me le promets?

LUCIEN.

Je te le jure!

MARGUERITE.

Je t'aime!...

Elle va pour sortir, Isidore entre vivement.

SCÈNE XIV

Les Mêmes, ISIDORE.

ISIDORE, entrant tenant des écrins dans ses mains.

(A part.) Marguerite est encore là!...

MARGUERITE; elle s'était arrêtée en voyant entrer Isidore; descendant.

Qu'est-ce donc?...

LUCIEN, vivement.

C'est Isidore que j'attendais!

MARGUERITE descend.

Tiens, ces écrins... ils ressemblent à ceux de la comtesse!...

ISIDORE.

Oui!... Une nouvelle commande qu'elle vient de faire... comme elle n'y est pas, nous la remportons!... Viens, Lucien! — Nous sommes de la partie... nous! Vous savez bien, il est comme moi ouvrier joaillier!... (A Lucien.) Viens... viens... Le patron s'inquiéterait!...

LUCIEN.

Il vaut mieux attendre encore un peu! (Bas à Marguerite.) Adieu!...

MARGUERITE, bas.

A bientôt!

LUCIEN.

A bientôt! (Marguerite sort.) Ah!...

ISIDORE, fourrant les écrins dans ses poches.

Ça ne se voit pas, dites donc?

LUCIEN.

Non!... va, sauve-toi! malheureux!

ISIDORE.

Pas tout seul!... Sortons ensemble!... le père Pavard a toujours un œil sur moi... il n'aurait qu'à me fouiller?...

LUCIEN.

Viens donc!

Ils vont pour sortir et reculent devant le comte qui arrive par le fond.

LE COMTE, *à part.*

Encore ensemble!

LUCIEN, *à part.*

Mon père!...

ISIDORE, *à part.*

Quel regard!... serions-nous pincés?

SCÈNE XV

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE.

Vous êtes déjà de retour?... votre déjeuner n'a pas été long.

LUCIEN.

J'avais affaire!

LE COMTE.

Avec Isidore?

LUCIEN.

Non... c'est-à-dire...

LE COMTE, *froidement.*

Oh! vos secrets vous appartiennent.

LUCIEN.

Je n'ai pas de secrets, mon père!... seulement...

LE COMTE.

Et vous sortiez?

LUCIEN.

Oui, mon père!

LE COMTE.

Au revoir donc!

ISIDORE, *à part.*

Ouf!

Ils sortent. Le comte se retourne pour les regarder sortir.

ACTE DEUXIÈME

Une chambre chez Giraud; la pièce est légèrement mansardée. — Une grande table à gauche. — Une tête de poupée et des chapeaux sur la table de devant. — Au fond, la porte d'entrée. — Portes latérales. — Deux portes à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

AUGUSTE, JACQUES.

Jacques est assis à la table ; il tient encore sa plume, mais il dort.

AUGUSTE, entrant.

Bon, voilà Jacques qui pêche à la ligne !... (Lui criant dans l'oreille.) Quelle heure est-il ?

JACQUES, écoutant.

Minuit !

AUGUSTE.

Non, midi. — Tu as fait un pâté. Le père Giraud n'est pas là ?

JACQUES, grattant la tache.

Non... mais mademoiselle Marguerite....

AUGUSTE.

J'aime mieux revenir... C'est au patron lui-même que je veux remettre mon travail... J'ai besoin...

Il achève sa pensée par un geste.

JACQUES, se levant.

De ton salaire?

AUGUSTE.

Oui, de ma braise !... Parle donc à la bonne franquette, on sait bien que tu es batelier ès-lettres !

JACQUES, se lève.

Bachelier, mon ami !

AUGUSTE.

Ah! ben!... t'as assez ramé dans ta vie, pour que ça soit plutôt l'un que l'autre. Je ne serais pas fâché non plus de savoir à qui est destinée cette dinde que la portière vient de mettre à la broche.

JACQUES, il se lève.

Une dinde?

AUGUSTE.

Et qui avait déjà un air... que l'eau m'en est venue à la bouche.

JACQUES.

Et quand tu connaîtrais le propriétaire, à quoi cela te servirait?

AUGUSTE.

A rien probablement... mais s'il avait une faiblesse quelconque...

JACQUES.

Comment, pour de la volaille tu t'abaisserais?....

AUGUSTE.

Elle est peut-être truffée! — Où est le mal, d'ailleurs, que ceux qui ont des ridicules nourrissent ceux qui n'ont pas de pain?... — Allons, viens prendre un verre d'absinthe... c'est moi qui paye!

JACQUES, entr'ouvrent la porte à gauche.

Mademoiselle Marguerite! je vais revenir!

MARGUERITE, en dehors.

Bien!

AUGUSTE, s'arrête en ouvrant la porte de sortie.

Ah!

JACQUES.

Qu'est-ce que c'est?

AUGUSTE, enivré.

L'odeur de la dinde qui monte jusqu'ici!... Quel parfum!.. Que c'est comme un bouquet de fleurs!...

Ils sortent per le fond. Arrive Marguerite.

SCÈNE II.

MARGUERITE, puis MOREL.

MARGUERITE, courent à la table

A-t-il terminé, au moins? — A peu près! — C'est sans doute ce paresseux d'Auguste qui l'a emmené. — Allons, finissons vite ce chapeau, et après, madame la chambre, nous

ferons votre toilette! (Elle s'arrête et met la dernière main au chapeau.) Pourquoi Lucien ne m'a-t-il pas écrit? et voilà huit jours, huit jours sans aucune nouvelle!

Elle va s'asseoir à la table à droite, premier plan.

MOREL, ouvrant la porte.

Bonjour, Marguerite!

MARGUERITE.

Tiens, c'est vous, Albert!... Vous ne venez pas sitôt d'ordinaire?

MOREL.

C'est vrai... mais j'ai des loisirs... une de mes élèves est malade, et l'autre vient de me quitter.

MARGUERITE.

Pour longtemps?

MOREL, avec un soupir.

Pour toujours! sur cinq que j'avais il ne m'en reste plus que trois... Tenez, justement vous m'avez rencontré hier chez elle.

MARGUERITE.

La fille de madame des Haumes?

MOREL.

Précisément, j'ai reçu ce matin une lettre de la comtesse qui me prie de suspendre mes visites.

MARGUERITE.

Sans motif?

MOREL, tressaillant avec douleur.

Sans motif!

MARGUERITE, l'observant.

Et peut-être d'une façon blessante? Oh! je comprends! c'est votre mère qui vous inquiète! pauvre femme! oui, cela diminue vos ressources.

MOREL.

Je vous en prie, ne parlons pas de cela. Je chercherai, je trouverai peut-être une autre leçon; je passerai quelques nuits, et la sainte femme ne s'apercevra de rien. Ah çà! le père Giraud n'est pas encore ici?...

MARGUERITE, se levant et mettant son chapeau dans la boîte.

Non, mais il sera bientôt de retour. Cinq heures viennent de sonner! j'ai fini! (Elle met un chapeau et s'apprête pour sortir.) Je vous laisse tout seul, dix minutes, le temps d'aller porter ce chapeau; vous garderez la maison, parce qu'il peut survenir quelque visite.

MOREL.

Vous attendez des visites?

MARGUERITE.

De mes pratiques, monsieur!

MOREL.

Oh! diable! c'est que je ne suis pas fort sur l'article chiffons, moi!

EUGÈNE, passant sa tête.

Peut-on entrer?

MOREL.

Bon! voilà déjà une commande!... non, c'est notre lapidaire!

SCÈNE III

LES MÊMES, EUGÈNE, cachant un bouquet.

MARGUERITE.

Certainement qu'on peut entrer.

EUGÈNE.

Mademoiselle Marguerite, je... Ah! vous sortez?

MARGUERITE.

Mais je reviens tout de suite, tout de suite... la preuve c'est que je ne vous dis même pas bonjour.

Elle sort.

MOREL, tendant la main à Eugène.

Ce brave Eugène! il y a au moins huit jours que je ne l'ai pas vu.

EUGÈNE, embarrassé et prenant la main de Morel, après avoir fait passer son bouquet derrière son dos dans la main qu'il avait libre.

Parbleu! mon cher Morel, je suis encore plus enchanté que vous!...

MOREL, à part, tournant autour d'Eugène pendant que celui-ci tourne en même temps pour dissimuler son bouquet.

Qu'est-ce qu'il peut bien cacher comme ça derrière son dos? (Haut.) Eugène! si nous jouions à pigeon-vole, pour passer le temps?

EUGÈNE, à part.

Pigeon vole! pigeon vole! Intrigant, il veut savoir ce que je tiens là!

MOREL, à part, se frappant le front.

Ah! je devine. La fête de Marguerite!... je l'ai oubliée! la première fois depuis dix ans! (A Eugène.) Dites donc, Eugène?

EUGÈNE.

Hein?

MOREL.

Mon petit Eugène, gardez la maison. A mon tour je vous la confie, je remonte à l'instant!...

Il sort.

SCÈNE IV

EUGÈNE, puis le père GIRAUD.

EUGÈNE.

Il remonte! bien sûr qu'il aura vu quelque chose. Mais il aura beau faire, je suis le premier. (Le père Giraud entre.) Ah! vous voilà, père Giraud ?

GIRAUD, cachant également un énorme bouquet derrière son dos. Ils s'épient tous deux.

Moi-même, mon garçon, tu vas bien ?

EUGÈNE.

Pas mal, et vous, père Giraud ?

GIRAUD.

Comme tu vois, tout doucement... (L'examinant à mesure qu'Eugène se dissimule de son mieux.) Qu'est-ce que tu caches donc là ?

EUGÈNE

Moi ! rien !... et vous ? où avez-vous donc mis vos bras ?

GIRAUD.

Ah ! moi ! c'est une habitude. J'ai connu l'empereur!... Tu ne l'as pas connu, toi !... tu es trop jeune, vois-tu, il tenait toujours ses mains derrière son dos ! je lui ai... pris ça...; je ne lui ai pris que ça ! rassure-toi !

EUGÈNE.

Ah ! (S'avançant vers lui.) Êtes-vous cachottier ? hein !

GIRAUD.

Moi ! je suis...

EUGÈNE.

Oui, vous! Vous vous êtes dit : Eugène oubliera que c'est aujourd'hui la fête de ma petite Marguerite ! et je serai tout seul pour la lui souhaiter. Voilà ce que vous avez imaginé, vieux jaloux ! et voilà pourquoi, en égoïste que vous êtes, vous avez rapporté une botte de roses, qui sent trop bon pour que je ne devine pas tout de suite ce que vous tenez là !...

Il lui prend la main et lui fait montrer son bouquet.

GIRAUD.

Soit ! mais, de ton côté, tu es malin comme Gribouille ! est-ce que tu crois que je n'ai pas flairé ta hottée de jasmin ! Ah ! !

EUGÈNE, exhibant son bouquet.

Allons, vous avez du nez !

SCÈNE V

LES MÊMES, MOREL, comme les autres cachant son bouquet. Giraud et Eugène se sont retirés vivement les mains derrière le dos, ils rient en apercevant Morel.

GIRAUD, à Morel, lui mettant son bouquet sous le nez.

Pas de mystère ! voilà !

EUGÈNE, de même.

Voilà !

MOREL, de même.

Et voilà !

EUGÈNE.

Complet

GIRAUD

Allons! mes enfants, car je peux bien vous appeler ainsi, cela ne vous contrarie pas, n'est-ce pas ? Eh bien ! mes enfants... mes enfants, après Marguerite bien entendu... parce que voyez-vous, je vous aime bien ; mais... pour Marguerite je vous donnerais tous les deux, et mes bras, mes jambes, et mes yeux par-dessus le marché... Eh bien !

EUGÈNE.

Père Giraud, vous n'en sortirez pas !

GIRAUD.

Si ! mauvais sujet ! j'en sortirai... je recommence : Eh bien ! mes enfants... nous allons dîner tous les quatre ensemble !

EUGÈNE.

A la bonne heure !

GIRAUD, bas.

J'ai commandé hier au soir en catimini à madame Bouquin, notre portière, un festin de Lucullus, arrosé des vins les plus délicats. C'est elle qui fera le service ; je lui ai fait dresser le couvert en cachette, et nous dînerons, comme le vainqueur d'Amilcar, dans le salon d'Apollon ! il y a une dinde ! !

EUGÈNE.

Farcie ?

GIRAUD.

Pourquoi pas truffée, monsieur Martin ?

MOREL.

Ce serait invraisemblable !

GIRAUD.

Maintenant, mes enfants, placez-vous comme moi derrière

la porte, votre bouquet à la main, ce sera une surprise pour Marguerite quand elle arrivera !

Ils se placent tous trois devant la porte.

EUGÈNE, se plaçant le premier en descendant la scène.

Oui, mais je veux être là!

GIRAUD, le repoussant.

Tiens, pourquoi donc ça? j'ai des cheveux blancs, tu me dois le pas.

EUGÈNE.

Soit, mais je suis venu avant vous.

GIRAUD.

Avant moi!! moi, son père!

MOREL.

Allons, je vais vous mettre d'accord, le père Girand se mettra au milieu et nous nous présenterons de face!

GIRAUD.

Bravo! j'entends du bruit... en place!.. (Écoutant.) Non! ce n'est pas encore elle! (Les ramenant sur le devant de la scène.) Dites-moi, est-ce que vous n'êtes pas de mon avis? ma pauvre Marguerite est bien pâle depuis quelque temps, je lui trouve l'air fatigué, en revenant de chez mon vieux camarade Jérôme, elle était fraîche, gaie!...

EUGÈNE, vivement.

Charmante comme aujourd'hui, père Giraud. Allez! elle n'a pas changé, elle est plus jolie, plus rose, plus adorable qu'elle n'a jamais été!... Quand vous me regarderez en faisant des yeux comme si vous avaliez du petit lait sucré! ce n'est pas pour vous flatter que je dis ça, c'est parce que je le vois, parce que je le sens, parce que...

GIRAUD, l'interrompant.

Oh! tu n'as pas besoin de me dire pourquoi, je le sais!

EUGÈNE.

Vous savez... quoi?

GIRAUD.

Je m'entends!... Oh! cette fois, c'est pour tout de bon!

Ils se rangent précipitamment contre la porte qui s'ouvre, Marguerite entre.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE, regardant à droite et à gauche.

Tiens! plus personne! (Apercevant Giraud, Morel et Eugène qui s'a-

vancent sur la même ligne, leur bouquet à la main, elle pousse un cri et se précipite vers son père.) Ah ! mon père !... Eugène !... Albert !... mes amis !.. je...

Elle chancelle, le père Giraud la prend dans ses bras, Morel et Eugène l'entourent.

GIRAUD.

Eh bien! mon enfant ! eh bien !...

EUGÈNE.

Marguerite!

MOREL.

Qu'avez-vous ?

MARGUERITE, se remettant.

Rien!... rien... une faiblesse... depuis quelque temps... j'y suis sujette... l'émotion... je ne m'attendais pas... c'est fini, et puis, vous le dirai-je ? j'ai eu peur !... c'est puéril, n'est-ce pas ?... mais ces fleurs toutes blanches m'ont effrayée !

MOREL.

Effrayée ?

MARGUERITE, après un silence, avec égarement.

C'est aux filles qui ne sont pas mariées et qui viennent de mourir, qu'on apporte des fleurs comme celles-ci, n'est-ce pas ?

Tous font un mouvement.

GIRAUD, avec des larmes.

Marguerite, ma pauvre Marguerite, qu'est-ce que tu dis donc là ?

MARGUERITE, revenant à elle

Oh ! pardon ! vous voyez, je déraisonne... je gâte votre joie... mais je n'ai pu me défendre de cette impression qui m'a glacée, ne m'en voulez pas.

GIRAUD.

Nous, t'en vouloir !

MARGUERITE.

Voyons, père, regardez, je n'y pense plus, je ris maintenant.

GIRAUD, s'essuyant les yeux.

C'est ma foi vrai, qu'elle rit... tiens, ça me fait l'effet du soleil après une ondée !.. Eugène! vois-moi ces yeux-là ! Oh ! tu n'as pas besoin de te retourner, va ! On sait bien que tu n'es pas plus fort que nous et que tu as versé aussi ta petite larme!

Il s'essuie encore les yeux.

MARGUERITE, tendant la main à Eugène.

Ce bon Eugène!

EUGÈNE.

Oui! ce bon Eugène! Ah ! vous avez de jolis compliments pour ceux qui viennent vous souhaiter votre fête !

MARGUERITE, *prenant les bouquets et allant les déposer dans des vases.*

Ne grondez pas. Je ne le ferai plus jamais!

EUGÈNE, *prenant le père Giraud à part et d'une voix émue.*

Père Giraud, je n'y tiens plus!

GIRAUD.

Qu'est-ce qui te prend? tu vas te trouver mal aussi, toi?

EUGÈNE.

Non, je me trouve très-bien! seulement ça m'étouffe!

GIRAUD, *goguenard.*

Quoi! qu'est-ce qui t'étouffe? Tu étouffes avant le dîner, toi? eh bien! ça promet pour le rôti!

EUGÈNE, *le suivant.*

Père Giraud, ne me taquinez pas, vous savez bien ce que je veux vous dire... vous savez bien ce que j'ai sur les lèvres!

GIRAUD, *souriant.*

Je ne sais rien du tout, moi, d'abord!

EUGÈNE.

Vous n'avez pas vu que je l'aime! que je l'aime depuis des années, que je l'aime à mourir, si elle ne devient pas ma femme! j'ai caché mon amour longtemps, tant que j'ai pu, mais maintenant il déborde, il...

GIRAUD, *l'interrompant.*

Écoute: Tu m'ennuies, toi! tu vas m'en conter comme ça pendant une heure; les amoureux, je les connais: une fois lancés, c'est comme les machines Crampton! il faut le diable pour les arrêter... je te retire la parole, c'est moi qui finirai ton histoire.

EUGÈNE.

Vous?

GIRAUD.

Au dessert!

EUGÈNE, *se jetant à son cou.*

Oh! père Giraud! laissez-moi vous embrasser!

GIRAUD, *se dégageant pour cacher son émotion.*

Veux-tu bien finir! tu chiffonnes mon linge!... Il est fou, ma parole d'honneur! ce gamin-là!

La porte s'ouvre et madame Bouquin paraît.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME BOUQUIN, *les bras chargés de vaisselle et de bouteilles.*

MADAME BOUQUIN.

Monsieur, il faut vous mettre à table. La dinde demande à être mangée.

GIRAUD.

Ah! si elle le demande, il ne faut pas lui refuser cette satisfaction. Allons, mes enfants, aidons cette bonne madame Bouquin. (A Morel.) Viens chercher la table.

Giraud et Morel portent la table de droite au milieu do la pièce ; madame Bouquin déposo les couverts, aidée de Marguerite ; on se place à table, Eugène à gauche, au bout Giraud et Marguerite en face, Morel à droite.

MADAME BOUQUIN, posant une soupière sur la table.

Voilà le potage! un potage de princes : c'est du poturon.

MOREL.

Potiron, madame Bouquin!

MADAME BOUQUIN.

Ah ben! potu, poti, les femmes n'arrivent jamais à l'Académie, ainsi...

EUGÈNE.

Bravo! madame Bouquin.

Ils se mettent tous à table.

GIRAUD.

Ah! pardon, mes enfants! (Il se lève et retire sa calotte avec dignité.) Chaque fois que je me mets à table, je remercie le bon Dieu. C'est une habitude d'enfance. (Tous se lèvent, avec majesté et les yeux au ciel.) Mon Dieu! je vous bénis pour ce repas que vous nous accordez! Daignez faire aux autres la même faveur! (Ils se rasseyent tous. — Giraud reprend sa calotte et embrasse sa fille.) Et c'est ainsi que ma mère terminait.

MADAME BOUQUIN, à Giraud en pleurant.

Eh ben! vous êtes un vrai brave homme, vous!... Je vais chercher la dinde!

Auguste et Jacques paraissent sur le seuil de la porte.

SCÈNE VIII

Les Mêmes, AUGUSTE, JACQUES.

AUGUSTE, sur le seuil.

La dinde! peut-on entrer?

MADAME BOUQUIN, les faisant entrer en les poussant.

Place donc!... la dinde va brûler!

Elle sort.

AUGUSTE, à Jacques.

C'était pour eux!

JACQUES.

Les Lucullus!

GIRAUD, mangeant sa soupe.

Bonjour, mes amis!... vous me rapportez la copie... met-

tez-moi ça sur mon bureau... ce soir, je ne m'occupe de rien... c'est la fête de ma fille !

AUGUSTE, à Jacques, en déposant les papiers sur la table.

Sa fête !... si j'avais su... tu ne penses à rien non plus... nous aurions pu être invités à dîner.

JACQUES.

C'est vrai !

AUGUSTE.

N'importe !... nous sommes ici par la force de la faim, nous n'en sortirons...

JACQUES.

Que par la puissance...

AUGUSTE.

De la digestion !... J'ai mon idée.

MADAME BOUQUIN, entrant.

Servez chaud !

AUGUSTE.

Boum !... Ah ! quelle mine !

JACQUES.

Et quelle couleur !...

Ils font un mouvement vers la table.

GIRAUD, découpant.

Vous partez ?... voulez-vous prendre quelque chose... un verre de vin, ça ne se refuse pas.

AUGUSTE, s'oubliant.

Je le crois bien ! (Se reprenant.) Ce serait une inconvenance... nous en sommes incapables.

On leur verse à boire.

JACQUES, bas à Auguste.

Façon polie de nous renvoyer !

AUGUSTE.

Nous resterons !... comme domestiques !... s'il le faut ! (Prenant son verre.) Merci, père Giraud !... Mademoiselle Marguerite, à votre santé !

MARGUERITE, se levant.

Merci, monsieur Auguste ! (Aux convives.) Je vais vous donner d'autres verres !

AUGUSTE, la retenant.

Je voudrais bien voir ça !... (Mettant des verres sur la table.) Eh bien! et nous!... Mamzelle, avec votre permission, nous allons tout simplement être vos laquais... n'est-ce pas, Jacques ? (La ramenant à la table et la faisant asseoir.) et vous servir à table, comme une reine que vous êtes... Sommes-nous pas de la maison ! Voyons, voyons, mam'zelle, ce serait notre petit bouquet, et cette bonne madame Bouquin pourrait retourner à sa loge ?

MADAME BOUQUIN.

Par exemple! (*A part.*) Ils n'auraient qu'à emporter les restes!...

GIRAUD, *servant ses convives.*

Nous servir?... vous, mes amis... non pas!...

AUGUSTE.

Oh! père Giraud, vous n'avez pas la parole!... nous voulons vous honorer selon notre cœur... (*Tournant autour de la table.*) Ah! si on pouvait se serrer et se tenir six au lieu de quatre à votre table... — mais ça ne se peut pas! — Ça ne se peut pas, n'est-il pas vrai? (*Prenant un tablier des mains de madame Bouquin et le mettant.*) Alors, je passe l'habit de cérémonie! (*Servant à boire.*) Ces messieurs veulent des langues de perroquets à la purée d'ananas? voilà! Mademoiselle veut du johanisberg? boum! (*On rit. — Bas, à Jacques.*) Tu vois bien, tu as beau traduire Virgile, tu n'aurais pas trouvé ça... ton latin, ce n'est même pas du latin de cuisine! (*Haut.*) Allons, madame Bouquin, chaud! chaud!... (*A Jacques, lui mettant la soupière sur les bras.*) Tiens, descends ça, toi!

Il donne la soupière à Jacques. Ils sortent.

GIRAUD, *riant.*

Ils m'ont mis en train!... A ta santé, Eugène!

EUGÈNE.

A la vôtre, père Giraud!

Tous trinquent.

GIRAUD, *le verre en main.*

A la nôtre!

MOREL.

Au bonheur de Marguerite!

TOUS.

A son bonheur! *Ils trinquent.*

MARGUERITE.

Merci! père... merci! mes bons amis. (*Elle repose son verre avec effroi.*) Ah! j'ai renversé le sel!

MOREL, *riant.*

Jetez-en par-dessus votre épaule gauche.

GIRAUD, *l'arrêtant.*

Tu vois bien qu'il se moque de toi! Voyons, une bonne chanson, pour nous mettre en train... c'est moi qui vais chanter.

AUGUSTE, *de l'escalier. Il entre, un plat à la main.*

Boum!... voilà le dessert!... un vrai régal, des pommes tapées!

Il met le plat sur la table, le dos tourné au public.

GIRAUD.

Des pommes tapées! Enfin! ce n'est pas toujours la fête de Marguerite!

MADAME BOUQUIN, à Auguste, qui mange une pomme tapée.

Qu'est-ce donc que vous avez à la joue ? une fluxion ?

AUGUSTE, la bouche embarrassée.

Non, c'est ma langue qui se pelotonne.

GIRAUD.

Ah çà! mes amis, allez dîner à votre tour, allez ! et prenez pour vous le bonnet d'évêque.

Morel enlève le plat chargé de volaille et le passe à madame Bouquin.

MADAME BOUQUIN, très-contente.

Ah ! le croupion et les deux cuisses ! Monsieur Giraud ! voyez-vous, vous êtes la crème des hommes.

AUGUSTE, lui enlevant le plat de volaille.

Permettez-moi de vous débarrasser, madame Bouquin.

MADAME BOUQUIN, voulant reprendre le plat.

Ça ne me gêne pas.

AUGUSTE, même jeu.

Mais le bonnet d'évêque...

MADAME BOUQUIN, même jeu.

C'est pour moi !

AUGUSTE.

Mais non, puisqu'on a dit vous, et vous, c'est nous.

MADAME BOUQUIN.

Mais non ! vous, c'est moi !

AUGUSTE.

Allons donc ! un bonnet d'évêque à une femme ! vous n'avez pas de religion, madame Bouquin !

Il sort avec le plat, madame Bouquin le poursuit. On rit.

MOREL, à Giraud.

Eh bien ! cette fameuse chanson?

EUGÈNE.

Nous sommes au dessert, père Giraud !

MARGUERITE.

Chante, chante, nous ne te ferons pas grâce d'une note.

GIRAUD.

Très-bien, mademoiselle, on va lâcher son ut de poitrine comme un autre. (Il prélude.) Eh bien non, ce sera pour une autre fois... J'aime mieux vous dire un conte.

TOUS.

Un conte !

GIRAUD, s'accoudant.

Pour lors... il y avait une fois une belle jeune fille, qui avait de beaux yeux noirs, de jolies petites menottes et de grands cheveux aile de corbeau. Elle était un peu pâlotte, mais quand elle souriait comme Marguerite en ce moment, le ciel avait l'air d'un champ de bluets et les pinsons chantaient dans leurs nids !...

EUGÈNE.

Oh ! ça, c'est arrivé !

GIRAUD, à Eugène.

Tais-toi, toi ! La jeune fille avait un père, qui ne vendait pas du drap d'Elbeuf, mais qui gagnait modestement six francs par jour à barbouiller de grandes feuilles de papier timbré, et qui, de plus, s'était mis dans la caboche de faire le bonheur de son enfant avant de mourir.

MOREL.

Ce père-là, nous le connaissons.

GIRAUD.

Ah çà ! voulez-vous ne pas m'interrompre ! Dans les environs du père et de la fille, il y avait un grand garçon, qui n'était ni noble, ni riche, ni vilain, ma foi ! mais qui avait le cœur haut et l'âme fière.

EUGÈNE.

Oh ! père Giraud !...

GIRAUD.

Est-ce que ça te regarde ! si tu continues je vais en rester là. Eh bien, le grand garçon aimait la petite... la petite ne détestait pas le grand garçon. Alors le vieux bonhomme, qui n'était pas trop bête, avait fini par s'en apercevoir, et un beau jour, entre la poire et le fromage, entouré de ses deux meilleurs amis...

MARGUERITE, à part.

Il sait tout.

GIRAUD, très-ému.

Il dit, avec bien de l'émotion par exemple... Vous vous aimez... mariez-vous... et soyez heureux !

EUGÈNE.

Marguerite !

MARGUERITE, se précipitant dans les bras de Giraud et s'y cachant la tête.

Mon père !

GIRAUD.

Eh bien ! fillette, il ne faut rougir pour ça... quand on dit devant son père à un enfant qu'on l'aime, l'enfant a droit de lever la tête et n'a point à rougir ! (Il prend la main de sa fille et l'approche de celle d'Eugène; avec dignité.) Marguerite, sois femme et mère comme tu as été fille, digne et dévouée... tu consoleras ma vieillesse... et ma vieillesse te bénira !

Il leur joint les mains.

MARGUERITE, se reculant.

Lui ! oh ! mon père !

GIRAUD, interdit, allant à sa fille.

Qu'y a-t-il ?... je me suis donc...

EUGÈNE, l'arrêtant.

Attendez... attendez, père Giraud! Marguerite, vous venez de repousser ma main... des cœurs comme les nôtres ne savent pas mentir... vous ne m'aimez pas?... répondez-moi franchement.

MARGUERITE, après un silence.

Eugène, vous êtes un frère pour moi, et rien de plus. (Elle retourne auprès de Giraud.) Père, il faut me pardonner de briser peut-être l'une de vos espérances les plus chères, mais je vous devais toute la vérité.

EUGÈNE.

Marguerite! vous êtes une honnête fille!

GIRAUD

Mon pauvre Eugène! (A part.) Je ne suis qu'une ganache! c'était Albert!

EUGÈNE.

Adieu, père Giraud!

GIRAUD.

Mais, mon pauvre garçon, je ne voudrais pas te laisser partir comme ça!

EUGÈNE.

J'ai besoin d'être seul, voyez-vous!... et puis... j'ai à travailler... Enfin, adieu!... (Prenant la main de Marguerite en passant. — Il serre la main de Morel.) Si c'est vous qu'elle préfère, Morel!... Eh bien!... eh bien! tant mieux!...

Il sort.

GIRAUD, à part.

Brave cœur!

GIRAUD.

Allons, venez, Morel... Nous allons ranger cette table... je n'aime pas le désordre, même en apparence. (Ils portent la table dans la pièce à gauche. — A part) Et puis, il faut la laisser se remettre... elle est encore tout émue!

MOREL.

Vous avez raison, moi je vais retrouver ce pauvre Eugène... Je sortirai par votre chambre.

Ils emportent la table et sortent à droite par la première porte. Marguerite reste pensive ; le jour baisse.

SCÈNE IX

TOTO, ANTOINE, MARGUERITE.

ANTOINE, entrant.

C'est bien ici mademoiselle Giraud?...

MARGUERITE.

Oui, monsieur.

ANTOINE.

Ah! parfaitement : je vous reconnais maintenant.

TOTO.

C'est pas malin! je la reconnais aussi, moi.

ANTOINE.

Madame la comtesse des Hannes m'envoie pour vous prier de me remettre les échantillons de fleurs que vous lui avez promis hier.

MARGUERITE.

Je vais les chercher.

ANTOINE.

Je viens un peu tard, mais comme je dois tous les jours faire prendre l'air à monsieur le baron, après son dîner, j'ai voulu profiter de notre promenade; mademoiselle m'excusera.

MARGUERITE.

Certainement, veuillez attendre un instant... monsieur.

Elle sort à gauche.

SCÈNE X

TOTO, ANTOINE.

TOTO, après avoir fureté partout, s'emparant de la tête de poupée sur laquelle il se met à frapper.

Tiens, c'est vilain ça!

ANTOINE.

Je prendrai la liberté de faire observer à monsieur le baron... qu'il n'est pas chez lui.

TOTO, tapant.

Cette bêtise!... Chez moi, c'est plus beau!

ANTOINE.

Oui, mais monsieur le baron ne doit pas toucher à ce qui ne lui appartient pas.

Il veut lui prendre la tête de poupée.

TOTO, tirant dessus.

Tu m'ennuies!... veux-tu lâcher ça!

ANTOINE, tirant.

Monsieur le baron!

TOTO, furieux.

Veux-tu bien lâcher!

ANTOINE.

Monsieur le baron!...

TOTO, au paroxysme.

Mais lâche donc !...

La tête de poupée échappe des mains d'Antoine et va frapper Toto au visage; celui-ci tombe et se met à hurler.

ANTOINE, le relevant et voulant le calmer.

Monsieur le baron!... monsieur le baron!... Ce n'est rien.

TOTO.

Ah! ça n'est rien!... tu verras!... M'man!... m'man!...

SCÈNE XI

ANTOINE, MARGUERITE, TOTO.

MARGUERITE rentre un carton à la main et une bougie allumée.

Qu'y a-t-il ?

TOTO.

Antoine m'a cassé la tête!!!

ANTOINE.

Oh! monsieur le baron!

TOTO montrant la tête de poupée qui est à terre séparée du tronc.

Regardez le coup qu'il m'a donné!...

ANTOINE.

Monsieur le baron!... monsieur le baron!...

MARGUERITE.

Monsieur, dans cette boîte se trouvent les échantillons que madame la comtesse me fait demander.

ANTOINE.

Merci, mademoiselle. (A Toto.) L'escalier n'est pas très-éclairé... monsieur le baron veut-il me permettre de le porter?

TOTO.

Pour me laisser tomber, merci!

ANTOINE.

Ah! monsieur le baron! une pareille pensée!

TOTO.

Passe devant.

ANTOINE.

Monsieur le baron, le respect!...

TOTO.

Veux-tu bien passer!

Il le pousse et le bat jusqu'à ce qu'ils soient sortis.

Giraud paraît avec une lumière à la main.

SCÈNE XII

GIRAUD, MARGUERITE.

Après la sortie d'Antoine et de Toto, Marguerite s'approche de la table de copie à gauche, et se met à travailler ; le père Giraud rentre, un bougeoir à la main : la bougie n'est pas allumée.

GIRAUD, à part.

Morel vient de partir. Allons, elle s'est déjà remise à l'ouvrage. (Haut.) Est-ce que tu vas encore passer la nuit ?

MARGUERITE.

Je veillerai une heure ou deux.... ne vous inquiétez pas, demain je me reposerai.

GIRAUD, reprenant son flambeau.

C'est que je veux que tu te ménages ! Allons !... je te laisse travailler... Bonsoir, mon enfant !

MARGUERITE, disposant son travail.

Bonsoir, père !

GIRAUD, l'embrassant sur le front, après un silence.

Dis-moi... puisque ce n'est pas Eugène... c'est donc !...

MARGUERITE, l'interrompant.

Demain, vous saurez tout !...

GIRAUD, s'éloignant.

C'est bien !... bonsoir, mon enfant !

MARGUERITE.

Bonsoir, père !

SCÈNE XIII

MARGUERITE, puis LUCIEN.

MARGUERITE.

Pourquoi demain ?... Sais-je quand, seulement ? — Pourquoi ne m'a-t-il pas écrit ?... Ah ! c'est mal, le jour de ma fête !... — Je le verrai demain, sans doute... oui, demain, et j'oublierai en le regardant toute la peine qu'il m'a faite aujourd'hui !... (Écoutant.) On dirait qu'on monte !... Non, il n'oserait pas se présenter chez mon père !... (Regardant les fleurs.) Ces fleurs !... mon cœur s'est serré... — Ah ! c'est que j'ai menti à d'honnêtes gens !... J'aurais dû leur dire : C'est mon bonheur que vous voulez !... Eh bien ! je suis heureuse, j'aime

Lucien... C'est lui que j'ai choisi pour époux !... Oui !... mais qu'aurais-je répondu s'ils m'avaient demandé : Pourquoi n'est-il donc pas parmi nous, celui que ton cœur nous a préféré ?... (Lucien est entré sur ces derniers mots.) Qu'aurais-je répondu ?

LUCIEN.

Qu'il y a des choses impossibles dans ce monde, et qu'il ne faut pas demander.

MARGUERITE, se retournant, avec un cri étouffé.

Lucien !... Toi !... (Reculant.) Non !... ce n'est pas ici que nous devions nous voir !

LUCIEN.

Oui... oui... mais plus tard je n'aurais peut-être pas eu le courage...

MARGUERITE.

N'élève pas la voix !... Tu viens pour me souhaiter ma fête ?...

LUCIEN, troublé.

Votre fête ! oui, c'est cela !... Je voulais même vous offrir un bijou.... un souvenir, et dans ma précipitation je ne sais si je l'ai laissé chez moi... ou si je l'ai perdu...

MARGUERITE.

Eh bien ! embrasse-moi vite et sauve-toi, mon père est là !

LUCIEN.

Ah ! en ce cas, je parlerai aussi bas que vous le voudrez, chère amie !

MARGUERITE.

De quel ton me dites-vous cela ?...

LUCIEN.

Écoutez, chère enfant... Je quitte mes amis... Oui, nous dînions... et je viens de prendre une résolution... pour ne pas la perdre en chemin, je me suis jeté comme un fou dans votre escalier....

MARGUERITE.

Quelle résolution ?

LUCIEN, avec hésitation.

Je... Vous voyez, j'hésite... En vérité j'éprouve un regret et presque un remords, en songeant que je dois...

MARGUERITE.

Tu es incapable d'une mauvaise action, mon Lucien, tu n'as donc ni regret ni remords à éprouver !

LUCIEN, de plus en plus embarrassé.

Certainement... je... (A part.) Ah ! comme ils riraient, s'ils me voyaient en ce moment ! Allons, du courage !.. (Haut.) Oui, Marguerite... une mauvaise action... Je... Savez-vous bien qui je suis ?

MARGUERITE.

Tu es Lucien, tu es l'homme que j'aime !

LUCIEN.

Non! je ne suis pas Lucien! je ne suis pas du moins le Lucien que vous croyez!... Je vous ai trompée!...

MARGUERITE.

Que dis-tu ?

LUCIEN.

Je m'appelle le vicomte Cazelard des Haumes!

MARGUERITE.

Tu es vicomte! Eh bien! qu'est-ce que cela fait?

LUCIEN, avec effort.

Cela fait, mon enfant... que nos projets ne peuvent plus exister, que vos espérances doivent disparaître... et que ce mariage que nous avions rêvé...

MARGUERITE.

N'achevez pas, je comprends!...

Elle tombe assise à gauche.

LUCIEN.

Vingt fois j'ai voulu vous dire la vérité, j'ai voulu vingt fois me faire connaître, mais... il était trop tard! alors pour vous épargner un chagrin trop prompt, par faiblesse .. par pitié... je suis resté affublé d'un rang qui me rapprochait du vôtre. J'espérais que peu à peu je vous amènerais à comprendre la situation qui, dans la vie, et pour une femme comme vous, peut résulter d'un pareil événement... Je comptais... Eh! mon Dieu, le mariage! cette union prosaïque vous glace... Je me flattais que la liberté finirait par vous sourire... que le besoin de plaire... de briller... d'être riche à votre tour, se présenterait à vous comme une séduction irrésistible.... qu'en un mot...

MARGUERITE se lève.

Qu'en un mot, je deviendrais... une fille entretenue!

LUCIEN.

Non! une femme qui eût vécu heureuse à côté de moi et à laquelle j'eusse assuré dans l'avenir...

MARGUERITE, avec violence.

Assez!.. un jour vous m'avez dit que vous m'aimiez!... Je vous ai cru! je vous aimais, moi! Vous m'avez dit que vous étiez pauvre et j'ai été heureuse de cette pauvreté qui nous rapprochait! Je vous aimais, moi!... Vous m'avez dit que vous vouliez être mon mari, je vous ai cru et je me suis donnée à vous!!... Je vous aimais, moi!!!

LUCIEN, troublé.

Marguerite!...

MARGUERITE.

Et aujourd'hui, vous venez renier tout ce que vous m'avez dit! tout ce que vous m'avez juré! vous venez m'offrir d'être

votre maîtresse! vous me tendez, non plus le bras, mais les bras!!!...

LUCIEN.

Mais écoutez !...

MARGUERITE.

Il n'y a plus rien de commun entre nous désormais! vous, qui laissez tomber ici des paroles de dédain sur toutes les choses saintes que j'ai appris à respecter; qui, le sourire sur les lèvres, raillez le titre le plus noble de la femme, celui d'épouse. Vous, qui méprisez la famille! un jour vous serez méprisé par elle! un jour je serai vengée par vous-même de votre déloyauté! Vous êtes venu comme dernier outrage m'offrir l'aumône de votre pitié, gardez-la pour vous, cette pitié! vous en aurez besoin un jour plus que moi. Et maintenant voici la porte, sortez!

LUCIEN.

Marguerite!!

MARGUERITE.

Sortez!

Elle répète le geste impératif, il sort écrasé sous son regard. Giraud paraît sur le seuil de sa chambre, très-pâle.

SCÈNE XIV

MARGUERITE, GIRAUD.

MARGUERITE, tombant sur une chaise, la tête dans ses mains.

Oh! malheureuse!

GIRAUD, s'avançant vers elle.

Marguerite, ma pauvre Marguerite.

MARGUERITE, relevant la tête.

Vous! oh! mon père!

GIRAUD, pleurant.

J'ai tout entendu!... je sais tout!

MARGUERITE.

Vous savez tout!... non, vous ne savez pas tout!... car vous ne savez pas que je suis mère!...

Elle se jette à genoux.

GIRAUD, après un silence avec majesté.

Marguerite!... tu es mon enfant et tu es mère!... pour moi, tu es deux fois sacrée!...

Il la relève et la prend dans ses bras.

ACTE TROISIÈME

Un petit salon riche, porte au fond, porte à droite ; à gauche, deux portes. — Petit meuble au fond, table à droite, tête-à-tête appuyé au mur à droite, chaises, fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE

LUCIEN, seul, assis sur un fauteuil... se levant.

Ah! une conscience troublée est une torture!... J'ai songé à aller me jeter à ses pieds pour lui demander pardon. (Se levant.) Mais! non! mes amis se moqueraient de moi!... Si je l'avais aimée!.. Si je l'aimais encore!.. Non!.. J'aime la Machiavellini, que tout le monde m'envie et que je méprise au fond! D'ailleurs ne lui ai-je pas trouvé un mari?.. N'ai-je pas acheté dix mille francs le consentement d'Isidore?.. C'est une infamie! (Il se lève.) Oui, une infamie! mais au club, on trouve cela charmant, spirituel!.. (Regardant sa montre.) Isidore doit être allé chez elle en ce moment!... il fait sa demande! Eh bien! que ce mariage s'accomplisse, il me semble que j'aurai alors un remords de moins.

SCÈNE II

LUCIEN, ISIDORE, entrant du fond.

LUCIEN.

Ah! te voilà!.. Tu as été vite en besogne!.. Comment a-t on accueilli tes prétentions?

ISIDORE.

Mais pas trop mal... on m'a prié seulement de revenir... ce qui est assez encourageant.

LUCIEN.

Le père Giraud consentirait donc?

ISIDORE.

Il m'attend ce soir! Eh! on a une tournure à enlever le cœur de la belle et le consentement du père!

LUCIEN.

C'est vrai! tu es joliment bien mis tu as l'air d'un....

ISIDORE, pirouettant.

J'ai l'air d'un petit crevé! dites le mot! c'est assez chic! hein? J'ai ébouriffé le père Pavard, tout à l'heure! Il n'en revenait pas! Ah! dam! vous n'avez pas voulu me prendre avec vous! Je me suis lancé tout seul! Les dix mille balles que vous m'avez données ont fait un rude effet à la Bourse! Allez! Je ne demande à la fortune que deux ou trois tours de roue pareils pour être agent de change!

LUCIEN.

As-tu pensé à l'emprunt?

ISIDORE.

Quel emprunt, le Turc?

LUCIEN.

Eh! la somme qu'il faut pour ravoir...

ISIDORE.

Ah!... les diamants! Mais rien ne presse... le strass que nous avons glissé à leur place...

LUCIEN.

Ah! tais-toi!!!

ISIDORE.

N'en dites pas de mal! C'est admirable! et la monture!! Je m'y suis trompé moi-même!.. Que pouvez-vous craindre?

LUCIEN.

On ne sait! un hasard!..

ISIDORE.

Bah! depuis un mois...

LUCIEN.

Nous voyagions!.. nous étions à la campagne! mais aujourd'hui les dîners, les fêtes, les bals!! Tu comprends? Tu m'as promis de me tirer de cette anxiété, tiens ta parole.

ISIDORE.

Mais oui! mais oui!

LUCIEN.

Tu es mon complice d'ailleurs!

ISIDORE.

Certainement, et mes cheveux n'en blanchissent pas! Soyez donc tranquille. A propos, avez-vous retrouvé le médaillon?

LUCIEN.

Non, je ne sais ce qu'il est devenu.

ISIDORE.

C'est fâcheux, mais... écoutez! vous avez recommencé vos dettes!.. C'est un tort, vicomte! vous en étiez sorti, grâce à l'idée ingénieuse... et puis...

LUCIEN.

Ah çà! prétendrais-tu me faire de la morale, toi, par hasard?

ISIDORE.

De la morale, moi! pourquoi me dites-vous des choses désagréables?... Je vous porte un sérieux intérêt voilà tout, et je ne voudrais pas qu'il vous arrivât comme à votre ami le marquis de Landernac...

LUCIEN.

Ah! tais-toi, si on se doutait...

ISIDORE.

Qu'il s'est battu avec le petit comte de Monars, à propos de la célèbre mademoiselle Bobinette, et qu'assez fortement égratigné il vient de passer un mois dans son lit.

LUCIEN.

Tais toi donc!

ISIDORE.

Ça pourrait retarder indéfiniment son mariage! mais vous avez eu soin de cacher cette équipée!

LUCIEN.

Il connaît toutes mes folies! je suis lié à lui par de fâcheux souvenirs, comme je suis lié à toi par un crime!!

ISIDORE.

Oh! la la! tout au plus une espièglerie... un peu épicée!

LUCIEN.

Non, c'est un vol!

ISIDORE.

Un vol? On ne vole pas sa mère! Vous avez avancé votre héritage, voilà tout!

LUCIEN.

Paroles infâmes avec lesquelles tu m'as perdu!!! Je ne veux plus vivre dans cette honte! Trouve-moi de l'argent à tout prix.

ISIDORE, *à part.*

Allons donc! (*Haut.*) Eh bien! écoutez! J'ai un faible pour vous! J'aime les fils de famille, moi!... J'attends le résultat d'une affaire dans laquelle je suis engagé; si je réussis, je vous prêterai la somme.

LUCIEN.

J'accepterai l'intérêt que tu voudras.

ISIDORE, *à part.*

J'y compte bien...

LUCIEN.

Quand me rendras-tu réponse?

ISIDORE.

Tantôt, aux courses.

SCÈNE III

LES MÊMES, LA COMTESSE, JUSTINE.

LA COMTESSE, *à Justine.*

Justine, je mettrai ma robe de dentelles.

JUSTINE.

Bien, madame.

LA COMTESSE, *à son fils.*

Ah! c'est vous, vicomte... nous allons ce soir chez la marquise d'Albreuse, vous nous accompagnerez, n'est-ce pas?

LUCIEN.

Avec plaisir, ma mère.

JUSTINE.

Madame la comtesse mettra-t-elle ses diamants?...

Mouvement de Lucien.

LA COMTESSE, *s'asseyant à droite près de la table.*

Non!.. pas ce soir... ah! ne vous éloignez pas, Justine, j'attends quelqu'un de la maison Bapts, le joaillier de la rue de Choiseul. Vous me préviendrez aussitôt qu'il sera arrivé. (*A Lucien, en lui remettant une clef.*) Lucien, rendez-moi le service de m'apporter mes écrins.

LUCIEN, *avec effroi.*

Moi!

LA COMTESSE.

Eh bien?

LUCIEN, *balbutiant.*

Je croyais... vous disiez à Justine...

LA COMTESSE.

Oui... j'aurai tout au plus une fleur dans les cheveux, mais...

LUCIEN.

Mais?...

LA COMTESSE.

J'ai une idée... mes diamants sont d'une grande beauté!... Je m'entends, allez me les chercher.

LUCIEN.

Vous voulez les vendre!!

LA COMTESSE.

A quoi pensez-vous donc?

LUCIEN.

C'est juste! pardonnez-moi, je...

Il va pour sortir à droite.

ISIDORE, bas à Lucien.

Tenez-vous mieux que ça, que diable! vous finiriez par nous couper...

Ils sortent; l'un par le fond, l'autre par la droite.

SCÈNE IV

LA COMTESSE, ANTOINE, TOTO.

ANTOINE, entrent.

Madame la comtesse, monsieur le baron ne veut pas qu'on lui mette sa cravate.

TOTO, le suit et l'arrête en chemin.

Ah! tu rapportes, toi! Je le dirai à papa! A ton âge! c'est vilain!

Antoine sort après l'avoir salué.

LA COMTESSE.

Viens! que je t'arrange, mon chéri.

TOTO.

Dis donc, maman... Qu'est-ce qu'il est donc devenu, ce grand blond qui devait épouser ma sœur et qui avait l'air si bête?... Il ne vient plus!

LA COMTESSE.

Je vous ai prié de parler poliment de toutes les personnes que vous voyez ici.

TOTO.

Eh bien! puisque je ne le vois plus!

LA COMTESSE, le retenant.

Vous êtes un méchant enfant. Monsieur de Landernac est parti il y a un mois pour rejoindre, en Italie, sa mère qui était gravement malade : il est de retour.

TOTO.

Et il épousera ma sœur! ah! quelle chance!

Il se met à sauter.

LA COMTESSE.

Mais reste donc en place!

TOTO, s'échappant.

Je serai garçon d'honneur, pas vrai, maman? et à la noce, je mangerai de tous les plats. — Morel en sera-t-il, de la noce?

LA COMTESSE.

Vous savez bien que monsieur Morel était le professeur de piano de Mathilde, et qu'il a été renvoyé.

TOTO.

Ah! c'est-il parce qu'il abîmait le tapis en se mettant à genoux devant ma sœur, qu'on l'a renvoyé?

LA COMTESSE.

En voilà assez !

ANTOINE, entrant, annonçant.

Monsieur le marquis de Landernac!

SCÈNE V

LES MÊMES, LE MARQUIS, puis LUCIEN.

LE MARQUIS, baisant la main à madame des Haumes.

Madame la comtesse!

LA COMTESSE.

On vous attendait avec impatience, marquis!

TOTO.

Tiens! c'est drôle, le soleil d'Italie t'a blanchi.

LE MARQUIS.

Ah! (A part.) Ce n'est pas le soleil, c'est la diète.

LA COMTESSE.

En effet. vous êtes plus pâle et un peu maigri.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas étonnant, comtesse, cette cuisine italienne est inf...in... impossible! (A part.) J'allais dire infecte!

TOTO.

Nous apportes-tu des bibelots, au moins?...

LE MARQUIS.

Parbleu! j'en ai plein mes malles.

Lucien revient, il ne voit pas le marquis.

LUCIEN, très-troublé, déposant les écrins sur la table. A part.

Si elle allait s'apercevoir. (Haut.) Voilà, madame!

LA COMTESSE, le regardant.

Lucien, le marquis!

LUCIEN.

Ah! Landernac!

LE MARQUIS.

Cher Lucien!

Ils se serrent les mains. — La comtesse s'occupe de ses bijoux.

LUCIEN.

C'est bien toi!!

LE MARQUIS, l'emmenant à l'écart.

Ah! j'ai failli arrêter ma pendule! ce scélérat de de Monars a une botte secrète, c'est sûr! tu vois ça d'ici! il me fait une, deux et coupe sur pointe!... je pare quarte basse!... il dégage... je prends le contre et... tu ne m'écoutes pas?...

LUCIEN, regardant sa mère.

Mais si!...

LE MARQUIS.

Et il m'embroche comme un palmipède! C'est très-chic! ah çà! dis moi, on n'a rien su, ici?... cela tient toujours.

LUCIEN.

Quoi?...

LE MARQUIS.

Mon mariage!...

LUCIEN.

Toujours!

LE MARQUIS.

J'ai eu peur un instant que mon aventure avec le petit de Monars n'empêchât...

LUCIEN.

L'affaire!

LE MARQUIS.

L'aff... Tu as des mots malheureux!

LA COMTESSE, *examinant ses bijoux.*

Eh! mais!... c'est singulier!... Lucien?...

LUCIEN, *tressaillant.*

Ma mère!

LA COMTESSE.

Vraiment, ces pierres sont merveilleuses! Je ne les aurais jamais crues si grosses... regardez donc!

LUCIEN, *vivement.*

Ce sont les mêmes!

LA COMTESSE.

Je l'espère bien!... Je veux dire que l'on croirait qu'elles gagnent en beauté.

LUCIEN.

C'est possible!

LA COMTESSE.

Comment! possible? des pierres!!!

LE MARQUIS, *à part.*

Qu'a-t-il donc?

LA COMTESSE.

Souffrez-vous, Lucien?...

LUCIEN, *très-troublé.*

Oui! c'est vrai! je m'efforce à cacher mon mal... oui, je souffre!.. Je vous demanderai la permission de rentrer chez moi?.. Et, à toi aussi, Landernac?... Une heure de sommeil me remettra.

Il sort vivement.

LE MARQUIS.

Du tout, je ne te quitte pas si tu es malade. Je veux, avec la permission de la comtesse, te tenir compagnie. (*Signe d'assentiment de la comtesse.*) (*A part.*) Je lâche la belle-mère, c'est très-chic!

TOTO.

Tiens ! tu te la casses?

LE MARQUIS.

Comment ! je me la casse !

TOTO.

Oh ! ne fais donc pas tant de façons ! tu en dis bien d'autres quand maman a le dos tourné.

LE MARQUIS, bas.

Veux-tu bien te taire ! (Le prenant par la main.) Viens, je vais te donner des bonbons. (A part.) Ah ! le petit serpent ! il faut toujours lui donner quelque chose à mordre !

Il sort avec Toto.

SCÈNE VI

LA COMTESSE, seule.

Quel homme charmant, ce marquis !... oui, charmant et surtout candide comme Lucien... C'est bien le gendre qu'il me faut.

ANTOINE, entrant.

Monsieur Morel demande à parler à madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Monsieur Morel ! (Impatientée.) Qu'il entre.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MOREL, puis MATHILDE.

MOREL, entrant.

Monsieur le comte des Haumes, que j'ai eu l'honneur de rencontrer hier, m'avait assigné ce rendez-vous... J'ai cru devoir m'y rendre, d'autant mieux que j'avais à demander à madame la comtesse si elle n'avait point égaré dernièrement un bijou d'un certain prix ?... un médaillon !

LA COMTESSE, regardant ses écrins ouverts.

Un médaillon ? non, monsieur.

MOREL.

Il y a près d'un mois que j'ai trouvé ce bijou, et un lapidaire de mes amis à qui je l'ai montré, a cru le reconnaître comme faisant partie d'une des parures de madame la comtesse.

LA COMTESSE.

C'est une erreur, monsieur, toutes mes parures sont complètes, et je n'ai rien égaré... ce prétexte ou cette excuse de

votre présence était inutile ; monsieur le comte m'avait prévenue. Il vous est dû de l'argent, je suis prête à vous le remettre et j'ajoute que vous auriez pu me le réclamer plus tôt.

Elle va au petit meuble et prend de l'or.

MOREL

Mon Dieu, madame la comtesse, veuillez m'excuser; j'ai été troublé par des événements fâcheux et j'ai omis de vous demander...

LA COMTESSE.

Ce qui vous appartient ? tenez, le voici !

Elle jette dix louis sur la table.

MOREL, comptant l'argent.

Pardon, madame, c'est cent francs de trop.

LA COMTESSE.

Il vous est dû deux mois.

MOREL.

Madame la comtesse se trompe encore... le second mois était à peine commencé... je n'ai donné à mademoiselle votre fille que quatre leçons.

LA COMTESSE.

Gardez le reste !

MOREL, fièrement.

Comme aumône, madame ?

LA COMTESSE.

Lorsqu'un mois est commencé et que je renvoie mes gens, je paye ce mois en entier, il n'y a donc pas d'aumône.

MOREL.

Je me rangerai volontiers parmi vos gens, madame, pour vous rendre un service, mais pour de l'argent, il ne me convient pas d'y prendre place; un professeur est peut-être le serviteur d'une idée, mais, en vérité, madame, ce n'est pas un laquais.

LA COMTESSE.

Vous le prenez de bien haut ?

MOREL.

Mais, madame, de la hauteur qui m'est sans doute naturelle.

LA COMTESSE.

Cette arrogance touche au défi... ah! prenez garde...

MOREL.

Je n'ai rien à craindre, car je n'ai rien à me reprocher, madame!

LA COMTESSE.

Pas même de vous être traîné aux genoux de ma fille?

MOREL, troublé.

Madame...

LA COMTESSE.

Le code des ambitieux est commode, n'est-ce pas !... il enseigne qu'on peut pénétrer impunément sous un toit respectable; que la séduction d'une jeune fille candide est le marchepied pour les destinées rampantes, ou un moyen de combler les abîmes du passé; et qu'à tout prendre, toutes ces mésalliances (Mathilde entre et reste sur le seuil de la porte.) dont on voit le scandale, ne naissent que de pareils incidents !... Mais j'étais là, monsieur, et je veillais !...

MOREL, indigné.

Madame la comtesse, vous m'insultez !...

MATHILDE, s'avançant.

Oui, ma mère !

MOREL, à part.

Mathilde ! (Haut.) Je vous remercie, mademoiselle, je vous remercie ! mais ce n'est pas tout... je vous adjure de dire toute la vérité ! dans un moment de folie, d'enivrement, j'ai pu me jeter à vos pieds; mais l'aveu que j'ai laissé échapper de mon cœur n'a-t-il pas été entouré de tout le respect que vous avez le droit d'inspirer, et en fléchissant le genoux devant vous, mademoiselle, mes paroles et mes regards n'ont-ils pas été un hommage dont la Majesté divine elle-même ne s'offenserait pas ?...

MATHILDE.

C'est encore vrai, ma mère !... (A Morel.) C'est de moi que vient tout le mal, monsieur Morel, pardonnez-moi !

MOREL, étouffant dans son bonheur.

Mademoiselle ! ah !... c'est bien !... vous êtes bonne ! et ma vie est à vous !... Madame la comtesse, je recevrai de monsieur le comte l'argent qui m'est dû, je ne vous importunerai donc pas davantage.

Il salue et sort.

SCÈNE VIII

LA COMTESSE, MATHILDE.

LA COMTESSE.

Vous me réserviez un rôle ridicule que j'ai accepté au moins de bonne grâce, mademoiselle.

MATHILDE.

Madame !...

LA COMTESSE.

Vous n'avez jamais songé à ce musicien, convenez-en.

MATHILDE.

Vous vous trompez, ma mère, je l'aime.

LA COMTESSE.

Vous l'aimez !... alors que prétendez-vous ?...

MATHILDE.

L'épouser.

LA COMTESSE.

Vous !...

MATHILDE.

Pourquoi non ?...

LA COMTESSE.

Parce que je ne le veux pas.

MATHILDE.

Ça, c'est une raison, ma mère, qui n'en est pas une

LA COMTESSE.

Mais qui suffit !

MATHILDE.

C'est de l'arbitraire !

LA COMTESSE.

Où avez-vous pris ce mot-là ?

MATHILDE.

Partout ! Oh ! je sais ce que vous allez m'objecter : Monsieur Morel est un artiste, il n'a ni fortune... ni naissance.

LA COMTESSE.

Voilà qui me dispense de justifier mon arbitraire.

MATHILDE.

Oui, mais ne m'empêche pas de... parlementer.

Mouvement de la comtesse, Mathilde continue.

Voyons, ma mère... M. Morel aura un jour beaucoup de talent et par conséquent une grande fortune ! quant à sa naissance... depuis la Révolution.....

LA COMTESSE.

La Révolution !... Mademoiselle, je vous prie de rentrer chez vous et je vous ordonne, au mépris de votre système parlementaire, de ne sortir que quand je vous le dirai... Allez !

MATHILDE.

J'obéis, ma mère... (*Se retournant près de la porte.*) mais je proteste.

Elle sort à droite.

LA COMTESSE.

Et voilà ce qu'on appelle le progrès ! Je m'en aperçois !

Elle va s'asseoir près la table à droite.

SCÈNE IX

LE COMTE, LA COMTESSE, JUSTINE, EUGÈNE.

LE COMTE, *entrant de droite.*

Qu'y a-t-il donc ? Mathilde sort d'ici tout agitée ?...

LA COMTESSE.

Un enfantillage, monsieur le comte ! ne vous préoccupez pas de cela.

JUSTINE, *entrant.*

L'ouvrier de M. Bapts, attend en bas les ordres de madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Qu'il monte.

LE COMTE, *assis sur le tête-à-tête en face de la comtesse.*

Vous songez à quelques changements dans vos parures, comtesse ? prenez garde, elles n'ont pas seulement de prix par elles-mêmes; leur origine double encore leur valeur. N'oubliez pas qu'elles ont été portées longtemps dans ma famille, et vouloir les moderniser c'est toucher aux souvenirs qu'elles représentent.

Eugène paraît.

LA COMTESSE.

Rassurez-vous, monsieur, c'est au contraire ces souvenirs que je veux perpétuer. Vous allez en juger. (*A Eugène.*) Approchez, monsieur, c'est votre maison qui fournit la marquise d'Albreuse, n'est-ce pas ?...

EUGÈNE.

Oui, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Eh bien, je désire des ferrets en diamants pareils à ceux que je lui ai vus au dernier bal de la cour, seulement je voudrais que la monture concordât parfaitement avec celles de toutes mes parures.

EUGÈNE.

Rien n'est plus aisé, madame, et les ferrets que vous désirez n'en seront que plus gracieux.

Il regarde attentivement les parures.

LA COMTESSE, *au comte.*

Vos aïeux ne se fâcheront pas contre moi, j'espère.

EUGÈNE, *après avoir examiné.*

Pardon, madame la comtesse, mais j'aurais besoin de vos autres parures.

LE COMTE.

Quelles autres parures ?...

EUGÈNE.

Mais celles de madame la comtesse, je les connais, je les ai souvent eues dans les mains pour les réparer... Ceci n'est que de l'imitation.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire?...

EUGÈNE.

C'est du strass, madame.

LA COMTESSE.

Du strass !...

LE COMTE.

Vous vous trompez, monsieur ! c'est impossible.

EUGÈNE.

Je ne me trompe pas, monsieur, ces diamants sont faux.

LA COMTESSE.

Faux ! faux ! dites-vous ? mais alors, monsieur ?...

LE COMTE, l'interrompant.

Mais alors, madame, quelqu'un vous a volée !

Il se lève.

EUGÈNE.

Comment! vous ne saviez pas que ces parures étaient imitées, et ce n'est pas vous qui les avez fait faire ?

LA COMTESSE.

Jamais !

LE COMTE.

Un voleur aura substitué celles-ci aux vôtres... on a pénétré chez vous impunément et vous ne vous êtes aperçue de rien... vous ne savez rien ?... mais parlez, répondez, madame.

LA COMTESSE.

En vérité, monsieur, je suis aussi surprise que vous... vous me voyez confondue.

LE COMTE.

Où étaient vos diamants, madame ?

LA COMTESSE.

Dans mon boudoir, vous le savez bien, je les tenais enfermés dans un coffret d'acier dont la clef ne me quitte jamais.

LE COMTE.

Où est cette clef ?...

LA COMTESSE.

La voici... que voulez-vous faire ?...

LE COMTE.

Voir, chercher, fouiller toutes vos armoires. Je trouverai peut-être une trace... un éclaircissement.

Il sort à droite.

LA COMTESSE, à Eugène.

Encore une fois, monsieur, vous ne vous trompez pas ?

EUGÈNE.

Je vous le répète, madame la comtesse, une erreur est impossible !

LA COMTESSE, à elle-même.

Mais qui peut être entré dans ce boudoir, qui peut avoir commis un pareil crime, ma tête s'y perd ! je ne puis croire encore ?...

LE COMTE, rentrant.

Rien ! aucun vestige ! ah ! celui qui vous a volé, madame, est habile !

EUGÈNE.

Veuillez m'excuser, monsieur le comte, mais voici un renseignement qui peut vous aider à le découvrir. Je me souviens maintenant qu'un médaillon faisant partie de ce collier... c'est-à-dire du vrai collier, a été trouvé par un de mes amis. J'ai cru le reconnaître et je lui ai désigné madame la comtesse comme en étant propriétaire ; vous l'a-t-il rapporté ?...

LA COMTESSE.

Comment se nomme votre ami ?...

EUGÈNE.

Albert Morel.

LA COMTESSE.

C'est bien cela; tout à l'heure il m'a parlé de ce médaillon, mais n'ayant remarqué aucune disparition, je n'ai même pas pris soin d'examiner celui qu'il avait à la main.

LE COMTE.

Et savez-vous où il a trouvé ce médaillon ?

EUGÈNE.

C'est la seule question que j'ai omis de lui faire, mais je puis, si vous le désirez, voir immédiatement M. Morel.

LE COMTE.

Vous me rendrez service. (Eugène sort vivement.) Volés ! ces diamants auxquels vous savez que j'attachais tant de prix ! ah ! madame, voilà une négligence bien cruelle !

LA COMTESSE.

Que parlez-vous de négligence, monsieur ?... suis-je responsable si quelqu'un de nos gens a commis un pareil vol? Ce qu'il faut avant tout, c'est de prévenir la justice. Deux cent mille francs de diamants ne disparaissent pas ainsi, ils se retrouveront, cela est certain... mais il est nécessaire de faire immédiatement des démarches.

LE COMTE.

La seule qu'il y ait à faire pour le moment, c'est de savoir où ce médaillon a été retrouvé. (Il sonne à un timbre sur la table. Antoine paraît.) Qu'on attèle sur-le-champ. (A la comtesse.) Et je vais le savoir.

LA COMTESSE.

Je désire vous accompagner... le temps de mettre un chapeau, et je suis à vous. Elle sort.

LE COMTE.

Je vous attends, madame... je me demande encore si cet homme ne s'est pas trompé... on jurerait que ces pierres sont bien celles de la comtesse ! que croire... qui soupçonner ?...

SCÈNE X

LE COMTE, EUGÈNE.

EUGÈNE, entrant.

Pardon, monsieur le comte, mais en sortant de votre hôtel, je viens de rencontrer mon ami Morel; il n'a pas voulu monter, mais il m'a remis le médaillon, le voici.

LE COMTE, examinant le bijou.

Oui, je le reconnais... (A Eugène.) Comment a-t-il été entre ses mains ?

EUGÈNE.

Il l'a trouvé, monsieur le comte, autant que ses souvenirs sont exacts, il y a un mois... quelques jours après les courses de Chantilly, dans l'escalier de sa maison, et, chose bizarre, presque à sa porte.

LE COMTE.

A sa porte ?... et qui demeure à côté de lui ?...

EUGÈNE.

Oh ! le père Giraud et sa fille.

LE COMTE.

Le père Giraud ! mais il a quitté cette maison depuis un mois. J'ai envoyé dernièrement chez lui, pour un travail qu'il avait omis de me rapporter et j'ai appris qu'il habitait Saint-Mandé.

EUGÈNE.

Oui, sa fille, Marguerite, était tombée malade... et...

LE COMTE congédiant Eugène.

C'est bien, je vous remercie, monsieur... nous nous reverrons... Jusque-là je vous prie de garder le silence sur cet événement.

Eugène sort au fond.

SCÈNE XI

LE COMTE, LA COMTESSE, puis ANTOINE.

LE COMTE, allant à la porte de droite et appelant.

Comtesse! comtesse.

La comtesse entre, son chapeau à la main.

LE COMTE, à la comtesse.

Reconnaissez-vous ce médaillon?...

LA COMTESSE.

Oui! c'est le mien.

LE COMTE.

Monsieur Morel vient de me le faire remettre.

LA COMTESSE.

Où l'a-t-il trouvé?...

LE COMTE.

Dans sa maison, à la porte de Marguerite Giraud.

LA COMTESSE

Marguerite Giraud! mais quand?

LE COMTE.

Il y a un mois... quelques jours après les courses de Chantilly.

LA COMTESSE, cherchant dans ses souvenirs.

Chantilly!... un mois!... mon Dieu! mais je me souviens, seule dans mon boudoir... à la vue de mes diamants... son émotion, sa convoitise!... Si c'était!...

LE COMTE.

Peut-être.

LA COMTESSE.

Mais comment, seule, aurait-elle pu commettre un pareil crime?... Quelqu'un a dû l'aider, lui fournir une clef de mon coffret!...

LE COMTE.

Un complice! vous commencez à comprendre.

LA COMTESSE.

Son père, sans doute! qui venait souvent ici.

LE COMTE.

Non! celui-là est un homme dont il n'est pas permis de douter. Je réponds de lui!

ANTOINE paraît à la porte.

La voiture de monsieur le comte est prête.

LE COMTE.

Le vicomte est-il chez lui?

ANTOINE.

Il est sorti, monsieur le comte.

LE COMTE, agité.

C'est bien! (A part.) oh! je le trouverai!...

LA COMTESSE, effrayée.

Mais qui donc soupçonnez-vous?...

LE COMTE.

Qui je soupçonne?... dans une heure je connaîtrai le complice; d'ici là, madame, ne me le demandez pas... j'hésite, j'ai peur, je tremble de le nommer.

LA COMTESSE.

Vous m'effrayez, monsieur, une pensée affreuse est dans votre esprit.

LE COMTE.

Oui! et elle m'obsède! elle me torture! elle me brise le cœur!... Ah! madame, je vous le dis : nous vivons dans un temps sceptique et menteur! dans un temps où le plaisir et la vanité sont les seules lois, où, par une avidité précoce, par un effrayant besoin d'indépendance, chacun de nos enfants semble hâter d'une main fiévreuse notre fin trop lente! dans un temps où bien des familles recèlent ensevelis un secret funeste, souvent une bassesse, quelquefois un crime.

LA COMTESSE, avec un cri.

Ah! monsieur, c'est votre fils que vous osez accuser...

LE COMTE, lui saisissant le bras.

Plus bas, madame! il y a des plaies que l'on cache, et qu'on ne lave que dans le silence et avec des larmes!

Il sort à gauche.

LA COMTESSE, seule.

Non! non! ce soupçon est odieux! mon fils ne peut être coupable... tout ceci n'est que le résultat d'un concours de circonstances qui s'expliquera de lui-même...

Elle s'assied à droite.

SCÈNE XII

LA COMTESSE, GIRAUD, ANTOINE.

ANTOINE, à Giraud, le précédant.

Entrez donc, monsieur Giraud, il y longtemps qu'on ne vous a vu! C'est à madame la comtesse que vous voulez parler? La voilà.

LA COMTESSE, se levant.

A moi! monsieur est le copiste de monsieur des Haumes; conduisez-le vers lui.

GIRAUD, embarrassé.

M. le comte est absent, madame... alors, j'ai pris... je prends la liberté de m'adresser à vous.

LA COMTESSE.

Ah!

GIRAUD.

Oui, madame.,

LA COMTESSE.

Que me voulez-vous?...

GIRAUD, à part.

Ça ne sera pas facile à dire.

LA COMTESSE, à part.

Il n'ose me parler!... S'il avait découvert le vol? il vien-

drait donc pour sa fille. (Haut.) Asseyez-vous, monsieur, je vous écoute.

GIRAUD.

Merci, madame... Madame ! je suis le père Giraud, le père de Marguerite, je n'ai jamais fait de mal à personne, et quand j'ai pu, j'ai fait un peu de bien. (La comtesse fait un geste d'impatience.) J'ai fini pour moi, madame !. . quant à Marguerite...

LA COMTESSE, à part.

C'est bien cela...

GIRAUD.

Vous l'avez vue. C'est une enfant délicate que j'ai eu bien du mal à élever, car sa pauvre mère était morte quand on lui a donné sa première soupe au lait !...

LA COMTESSE, à part.

Il veut m'attendrir.

GIRAUD.

Si vous saviez comme elle était gentille! A deux ans, elle parlait déjà !... tous les dimanches, je l'emmenais à la campagne pour lui faire prendre l'air... Elle courait dans les champs avec des bleuets dans ses cheveux blonds... car ils étaient blonds alors... et de gros coquelicots rouges dans ses petites mains blanches !...

LA COMTESSE, à part.

Oui, c'est ainsi que je revois Mathilde. C'est au cœur de la mère qu'il s'adresse.

GIRAUD.

Le soir, je la ramenais sur mon dos, parce qu'elle était fatiguée... Ah ! voyez-vous ! quand je sentais ses petits bras autour de mon cou, je marchais d'un bon pas, et l'enfant n'était pas lourd !

Il pleure.

LA COMTESSE.

Après, monsieur, après !..

GIRAUD.

Après ! madame la comtesse, après, l'enfant est devenue une jeune fille... une jeune fille qui devait m'échapper un jour : je le sais !... mais que je comptais prendre par la main et placer moi-même au bras d'un honnête homme !

LA COMTESSE.

Eh bien, monsieur ?

GIRAUD.

Eh bien ! avant que j'aie pu lui assurer un soutien plus ferme que ma vieillesse chancelante, un homme, c'est-à-dire un enfant, cruel comme on l'est à cet âge, m'a pris ma fille !

LA COMTESSE.

Il l'a séduite!

GIRAUD.

Oui, madame, il l'a séduite. Le malheureux! à dix ans il dénichait sans doute les petits oiseaux et leur coupait les ailes! plus tard, il a pris une jeune fille de dix-huit ans à son père! Et il ne s'est pas demandé de quelles larmes amères le vieillard avait arrosé cette fleur de dix-huit printemps!

LA COMTESSE, émue malgré elle.

Mais enfin... où voulez-vous en venir?

GIRAUD.

La fleur fanée aujourd'hui, madame, c'est ma fille! l'enfant cruel, c'est le vôtre!

LA COMTESSE, avec éclat.

Le mien! vous vous trompez! Cela n'est pas!

GIRAUD.

Je donnerais ma vie pour dire comme vous: Cela n'est pas!

LA COMTESSE, avec terreur.

Soit! Mais pourquoi me faire cette confidence, à moi, une femme?

GIRAUD.

A vous une mère! car le ciel vous a donné aussi une fille, et je vous demande ce qu'il faut faire.

LA COMTESSE.

Et le sais-je, moi? Vous arrivez là, tout à coup! le doute et le désespoir sont déjà dans mon cœur, et vous voulez que je trouve tout de suite une réponse.

GIRAUD.

Madame la comtesse, ne vous offensez pas de mes paroles! mariez-les! (La marquise hausse les épaules.) Oh! je connais la distance; elle est effrayante!.. Mais Marguerite a été bien élevée, elle sait bien l'orthographe, et elle joue un peu du piano! Elle ne sera déplacée nulle part. Moi... je m'en irai... je disparaîtrai... j'ai quelques économies, une dizaine de mille francs!.. Oh! je sais que vous êtes trop riche! je les donnerai à Marguerite comme une petite dot, comme trousseau, pour s'acheter des toilettes qui lui permettront de se présenter devant vous.

LA COMTESSE.

Assez! assez! monsieur, vous devez penser que cela est impossible!

GIRAUD.

Impossible! oui, c'est bien ce que je me suis dit, il y a un mois, en retrouvant un soir ma fille déshonorée, cette union est impossible!... Je m'étais même résigné; je comptais emmener Marguerite... loin... bien loin!... et nous serions partis bras dessus, bras dessous, tous deux, la tête baissée...

LA COMTESSE.

Eh bien?

GIRAUD, relevant la tête.

Mais il y avait un pauvre petit être qui allait entrer dans la vie!..

LA COMTESSE, avec angoisse.

Un enfant!..

GIRAUD.

Vivra-t-il? là était ma question! Mort!... vous ne m'eussiez jamais vu! Vivant! me voici!

LA COMTESSE.

Un enfant! un enfant! dites-vous?

GIRAUD.

Oui!.. un enfant qui aura le droit, un jour, de nous demander, à moi et à sa mère, compte de nos faiblesses; qui nous demandera pourquoi je ne suis pas venu ici!

LA COMTESSE.

Que prétendez-vous enfin?..

GIRAUD.

Moi! madame... c'est bien simple! je viens réclamer un nom pour lui.

LA COMTESSE.

Un nom! le nôtre!! jamais, monsieur, jamais!

GIRAUD, douloureusement.

Jamais, madame?

LA COMTESSE.

Jamais! il y a des noms, monsieur, qui ne se donnent pas ainsi!

GIRAUD, d'une voix altérée.

C'est votre dernier mot?

LA COMTESSE, près de la porte.

C'est mon dernier mot! (Avec emportement.) Eh! oui, monsieur! il fallait veiller sur votre fille! Voyez-vous un peu! j'aurais connu toutes les douleurs de la maternité, j'aurais eu un fils et une fille, et je les jetterais aux premières mains qui s'ouvriraient: l'une à monsieur Morel, un musicien au cachet, et l'autre à mademoiselle Marguerite, la fille d'un gratte-papier! Je vous trouve bien hardi!

GIRAUD, avec colère.

Madame!

LA COMTESSE.

Monsieur Morel, que j'ai surpris aux pieds de ma fille, je l'ai tout simplement fait congédier... Quant à vous, monsieur, j'ai le regret...

GIRAUD.

Je comprends, madame, vous me faites l'honneur de me mettre vous-même à la porte! (Il va vers la porte comme indécis. Tout d'un coup il se redresse, jette son chapeau à terre et revient avec violence vers la comtesse.) Eh bien! je ne sortirai pas!

LA COMTESSE.

Comment ?

GIRAUD.

Sans avoir au moins consulté votre fils ! (*Apercevant Lucien qui paraît à gauche sur le seuil de la porte.*) Le voilà !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN.

Qu'y a-t-il donc, ma mère ? j'ai entendu des éclats de voix !

GIRAUD.

Il y a, monsieur, que madame la comtesse vient de chasser un peu vivement monsieur Morel, un ami à moi...

LUCIEN.

Vous preniez sa défense ?

GIRAUD.

Pas tout à fait, monsieur. Le cas était grave ! Il paraît que monsieur Morel a été surpris aux pieds de mademoiselle votre sœur.

LUCIEN, *avec violence.*

Mathilde ! lui ! le misérable !

GIRAUD.

N'est-ce pas, monsieur ?

LUCIEN, *de même.*

Oh ! si je le retrouvais !

GIRAUD.

Que feriez-vous ?

LUCIEN.

Je le châtierais comme le dernier des valets !

GIRAUD.

Pour si peu ! Et que feriez-vous donc si votre sœur avait été séduite par lui ?

LUCIEN.

Je le tuerais !

GIRAUD.

Ah ! vous le tueriez ! En effet, c'est infâme de se glisser dans une famille pour y apporter le trouble et la désolation ! C'est infâme de violer le sanctuaire paternel ; infâme d'y saisir une jeune fille et de lui arracher lâchement le voile de l'innocence auquel l'époux seul a le droit de porter la main ! n'est-ce pas, monsieur ?

LUCIEN, *reculant effrayé.*

Sans doute !

GIRAUD.

Le scélérat qui escalade une croisée, force un secrétaire et vole l'argent qui s'y trouve, est moins criminel et moins odieux! et puis, si on s'empare de lui, au sortir de son ignoble larcin, on peut lui reprendre l'argent qu'il emportait et qui n'a rien perdu de sa pureté!... Mais la vierge souillée, qui donc voudrait la reprendre?... qui?...

LUCIEN, *baissant la tête.*

Mais...

GIRAUD.

Vous faites bien de baisser la tête, car ce traître, c'est vous! ce lâche, c'est vous! ce larron d'honneur, c'est vous! c'est vous!!!

LA COMTESSE, *voulant entraîner son fils.*

Venez, Lucien, venez!

Elle s'élance vers Lucien.

GIRAUD, *arrêtant la comtesse.*

Oh! un instant, madame! Entre hommes, nous nous disons ces choses-là brutalement! Si vos oreilles sont trop timides ou trop chastes pour les entendre, laissez-nous! (*A Lucien.*) Épousez-vous ma fille?

LUCIEN.

Un mariage!

GIRAUD.

Non? Nous allons nous battre, alors! Il y aura du sang!!!

LUCIEN, *se contenant.*

Nous-battre!

GIRAUD.

A l'épée! au couteau! au pistolet! Tenez! je choisis le pistolet, c'est l'affaire du hasard. Un pistolet chargé, les canons entre les dents, et Dieu pour juge! Acceptez-vous?

LA COMTESSE.

Cet homme est fou, Lucien! ne lui répondez pas!

GIRAUD.

Acceptez-vous?

LA COMTESSE, *entraînant Lucien.*

Viens! viens!

GIRAUD, *se plaçant devant lui et se croisant les bras.*

Acceptes-tu?

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, *entrant.*

J'accepte!

GIRAUD.

Soit! (A Lucien.) Vous cédez votre place, vous?... C'était le dernier degré à descendre... Vous serez parricide! Très-bien! (Au comte.) Je vous enverrai quelqu'un pour régler tout cela.

Il sort.

LUCIEN.

Du moment que monsieur le comte des Haumes ne trouve pas ce duel ridicule, je réclame l'honneur de me mesurer avec monsieur Giraud?

LE COMTE.

Il fallait regarder à son rang, monsieur, avant de l'outrager!

LUCIEN.

Je voulais épargner un vieillard.

LE COMTE.

L'honneur ne vieillit pas, monsieur!

LUCIEN.

Mais, mon père...

LE COMTE.

J'aurai à vous parler... Laissez-moi, je vous prie!...

LA COMTESSE, emmenant Lucien.

Éloigne-toi!... Va-t'en!

Lucien sort.

LE COMTE, à la comtesse qui reste atterée sur le seuil de la porte.

Ah! madame! voilà ce que vous avez fait de mon fils!

ACTE QUATRIÈME

Un petit jardin. — Pavillon à droite élevé de deux marches. — Un banc à gauche, chaises de jardin. — Au fond, à gauche, une petite porte.

SCÈNE PREMIÈRE

AUGUSTE, MICHEL puis ISIDORE.

Auguste et Michel sont assis sur le banc.

AUGUSTE, se levant.

Ah çà! depuis que le père Giraud est venu demeurer à Saint-Mandé, est-ce qu'il va nous faire droguer comme ça tous les jours dans son jardin ?

MICHEL.

Quand on est à l'hôtel des Haumes on n'en sort plus, tu le sais bien.

AUGUSTE.

Le comte l'a fait demander?

MICHEL.

Mais puisque je l'ai vu entrer... je viens de te le dire... il hésitait même à la porte comme un homme qui n'est pas à son aise.

AUGUSTE.

C'est égal, courir jusqu'ici et attendre une demi-heure, ce n'est pas drôle, ça mange le quart de la journée.

MICHEL.

Une journée qui rapporte trente sous! vaut mieux raboter des planches, pas vrai?

ISIDORE, entrant en se dandinant.

Oui ! mais nous sommes des gens de plume, des écrivains !

AUGUSTE, le dos tourné.

Publics !

ISIDORE.

Eh bien ! est-ce que tous les écrivains ne le sont pas !... publics? personne n'écrit pour soi, pas vrai ? (Agitant sa canne.) Hé ! hé !...

AUGUSTE.

Comment hé ! hé ! .. je connais ce cri-là !... mais c'est Isidore? un ancien confrère... le fils du père Pavard, le concierge !

ISIDORE, entre les dents.

Concierge !... on n'a que ça à vous jeter à la tête !

AUGUSTE.

Il va bien le bonhomme ?

ISIDORE, se carrant.

Tu vois !

AUGUSTE.

Non, ton père !... Il ne tire plus le cordon au moins !

ISIDORE, étourdiment.

Au contraire !

AUGUSTE.

Comment au contraire ?

ISIDORE, un peu gêné.

Tu comprends... c'est un maniaque... on tient à ses habitudes... il croirait prendre une fluxion de poitrine, s'il quittait sa boîte.

AUGUSTE, l'examinant.

Bigre, tu te mets bien en attendant, toi !

ISIDORE.

C'est assez *chic*, hein ?...

Il chancelle.

AUGUSTE, le soutenant.

Eh bien !... nous avons donc notre plumet ?

ISIDORE.

J'ai bien déjeuné, mon cher ! j'ai pris une pointe de champagne qui mousse encore là-dedans.

AUGUSTE.

Prête-moi cent sous ?

ISIDORE.

Pour quoi faire ?

AUGUSTE.

Pour déjeuner !

ISIDORE, avec satisfaction.

Ah ! quel déjeuner !... du gibier, des truffes et une femme charmante... rose comme le vin que nous buvions et petillante comme lui !

AUGUSTE.

Les cent sous ?

ISIDORE.

Cent sous?...

AUGUSTE.

Oui, pour déjeuner.

ISIDORE, complaisamment.

Ah! oui... un dessert... c'était à se lécher les lèvres... et toujours du champagne et ma petite brune qui petillait dans mon verre!... (Allant à la porte du pavillon qu'il veut ouvrir.) Le père Giraud n'est donc pas là?... Il en prend à son aise, le bonhomme!.. (Regardant à sa montre.) Il est tard cependant.

AUGUSTE, le suivant.

Montre en or!... tu vas bien!

ISIDORE.

Je reviendrai.

AUGUSTE.

Eh bien! mes cent sous?

ISIDORE, lui donnant une pièce d'or.

Allons! voici dix francs!... mais tu le diras?...

AUGUSTE.

Je le ferai imprimer dans le *Figaro!* Je livre ma vie privée, moi.

ISIDORE.

On saura que j'ai mes pauvres... Tiens, en même temps voici ma carte; tu la remettras au père Giraud.

AUGUSTE, lisant.

Mâtin! « Monsieur Isidore de Pomardi!... »

MICHEL.

Comment?...

ISIDORE, à part.

Oh! sapristi! Je me suis trompé! C'est ma carte pour les capitalistes!...

AUGUSTE.

Tu coupes donc dans la particule, à présent?...

ISIDORE, balbutiant.

Eh bien! oui, vous ne savez pas, j'ai retrouvé mes pères...

AUGUSTE.

Tu les avais donc égarés?...

ISIDORE.

Parfaitement, c'est-à-dire... ce sont des secrets de famille!

MICHEL.

Oh! le père Pavard, alors?...

ISIDORE, étourdiment.

N'était que ma nourrice.

AUGUSTE.

Très-bien; tu lui prends son fils et tu lui changes son sexe! ne te gêne pas!

ISIDORE.

Mais non ! mais non ! mon père nourricier, quoi !...

AUGUSTE.

C'est entendu ! prête-moi vingt francs !

ISIDORE.

Pour quoi faire ?...

AUGUSTE.

Pour aller le dire !...

ISIDORE.

Tu me fais chanter, mauvais musicien.

Il lui donne une pièce.

AUGUSTE.

Voyons si ta voix est bonne. (*Il sonne la pièce par terre.*) Du Rubini ! monsieur de Pomardi, au revoir.

ISIDORE.

Au revoir! au revoir! est-ce qu'elle aura beaucoup de couplets cette chanson-là? (*Il va pour sortir, il se heurte à Jacques qui entre.*) Butor !

JACQUES.

Tiens, c'est Isidore !

AUGUSTE, *riant.*

Ça rime !

ISIDORE, *à lui-même.*

Encore un pauvre, merci !

Il sort.

SCÈNE II

LES MÊMES, JACQUES, *puis* GIRAUD.

AUGUSTE.

Qu'est-ce que tu as donc là, qui est si bien enveloppé ?

JACQUES.

C'est une traduction que j'ai faite hier et que je rapporte au patron.

AUGUSTE.

Bigre !... tu travailles aussi dans les langues étrangères !...

GIRAUD, *entrant, chargé de papiers.*

Je vous ai fait attendre. Excusez-moi...

Il examine les travaux qu'on lui remet.

MICHEL, *bas à Auguste.*

Il est bien changé, le patron, depuis quelques jours !

AUGUSTE.

Dam ! il vieillit, le bonhomme!

GIRAUD, à Jacques.

Bien, c'est la traduction!

JACQUES.

Et ça, c'est le contrat de mariage dont vous m'avez dit de faire deux expéditions!

GIRAUD, rêveur.

Le contrat de mariage!... Ah! oui, ils ont consenti ceux-là! On les a mariés! La mère n'a pas refusé.

JACQUES.

Quoi refusé?

GIRAUD, se remettant.

Quoi?... rien!... je pensais à autre chose... (A Michel et à Auguste.) Tenez, voici pour vous, il me faut quatre copies de cet acte, c'est pressé.

MICHEL.

On enlèvera ça pour ce soir.

AUGUSTE.

Faut-il vous lâcher de la bâtarde?

GIRAUD, bourru.

Oui, pour les noms propres... ceux de la mariée surtout.

AUGUSTE.

De la mariée! mais c'est un bail?

GIRAUD.

C'est ce que je voulais dire. Maintenant laissez-moi... allez-vous-en...

MICHEL.

Qu'est-ce qu'il a donc?

AUGUSTE.

La tête déménage, il a reçu un rude coup, le bonhomme. Je te conterai ça. (Ils sortent tous les trois en disant :) Bonjour, père Giraud!...

GIRAUD, après un silence. — Il se dirige machinalement vers le pavillon, puis s'arrête en frissonnant.

Et moi qui espérais lui rapporter une bonne nouvelle!.. Que lui dirai-je maintenant? qu'on m'a jeté à la porte et que je vais me battre demain?... un pareil coup dans sa situation! Eh bien! tais-toi! étouffe ton faux orgueil, misérable père, si tu ne veux pas tuer ta fille!! ..

SCÈNE III

GIRAUD, MATHILDE.

MATHILDE, à part en s'arrêtant.

Ah! il est seul! (Elle va vivement à Giraud. — D'une voix basse.)

Je suis mademoiselle des Haumes, monsieur, je voudrais vous parler.

GIRAUD.

Vous ici, mademoiselle!... Que me voulez-vous? Vous venez sans doute de la part de madame votre mère.

MATHILDE, embarrassée.

De ma mère?... non.

GIRAUD.

Alors, expliquez-vous.

MATHILDE, très-agitée.

Si vous croyez que c'est aisé!... mais il le faut!.. elle n'est pas coupable, elle ne peut pas l'être, je commence par l'affirmer!

GIRAUD, impatienté.

Je ne vous comprends pas, mademoiselle... parlez clairement, je vous en prie.

MATHILDE.

Vous avez raison... je... je venais vous demander un conseil!

GIRAUD.

A moi?... Je vous connais à peine. Pourquoi m'avoir choisi plutôt qu'un autre?

MATHILDE.

Pourquoi?... ah! voilà, c'est que j'ai pleine confiance en vous, moi... ensuite... ensuite, père Giraud, c'est que je vous aime... vous allez encore me demander pourquoi?... eh bien, je vous l'expliquerai d'un mot : J'aime monsieur Morel, vous l'avez élévé, et je vous aime pour cela... êtes-vous content?

GIRAUD, lui présentant une chaise.

Je vous crois, asseyons-nous!

MATHILDE, s'assied.

Merci! j'ai une amie, monsieur Giraud... c'est une honnête et brave fille... elle est bien malheureuse en ce moment, allez!

GIRAUD, s'assied.

Sans le vouloir, vous me torturez depuis une heure, mademoiselle, — je vais abréger votre récit : Cette pauvre fille a été trompée... elle se nomme...

MATHILDE.

Du tout... vous n'y êtes pas!

GIRAUD, à part.

Ce n'est donc pas de Marguerite qu'elle veut parler?

MATHILDE.

On l'accuse d'un vol, monsieur!

GIRAUD.

Ah!

MATHILDE.

Et elle est innocente, j'en suis sûre!

GIRAUD.

La malheureuse enfant!

MATHILDE.

Des diamants ont disparu... une grosse somme... deux cent mille francs, mais ma mère n'aurait dû jamais la soupçonner!

GIRAUD.

Ah! c'est madame votre mère.

MATHILDE.

Oui, monsieur. D'après quelques paroles que je lui ai entendu dire : j'ai tout compris... je suis venue immédiatement. Alors voilà ce que j'avais l'intention de faire : je voulais aller trouver le père...

GIRAUD.

Ah! il y a un père?..

MATHILDE.

Oui, il y a un père, un excellent père que tout le monde respecte... je lui aurais dit : Monsieur, un grand malheur menace votre fille, elle est injustement accusée d'un crime, emmenez-la vite, quittez Paris, je me charge de tout arranger! Que dites-vous de mon idée?

GIRAUD.

Vous lui conseillez de fuir?

MATHILDE.

J'ai pensé à tout. Il se peut qu'il n'ait pas d'argent chez lui en ce moment, je lui offrirai mes petites économies, alors... et je lui dirai : Vous me les rendrez quand vous pourrez, je suis votre amie... mais partez, partez, et je réponds de tout.

GIRAUD.

Un honnête homme refuserait, mon enfant.

MATHILDE.

Il refuserait?... Mais si ma mère était assez puissante pour faire arrêter cette malheureuse enfant?...

GIRAUD.

La justice serait assez forte pour l'arracher de sa prison.

MATHILDE.

Oh! ne luttez pas, monsieur Giraud, ne luttez pas, vous seriez brisé!

GIRAUD, *se levant, avec éclat.*

Moi!

MATHILDE.

Vous!... la vérité m'a échappé!!

GIRAUD.

Voyons! qu'est-ce que vous voulez dire?... un vol?... et

le nom de Marguerite y est mêlé? mais on ne veut donc rien laisser d'honorable dans ma famille !

MATHILDE, allant à lui.

Vous savez bien que je la crois innocente !

GIRAUD, la repoussant.

Ah ! mademoiselle, supposez-vous que je la croie coupable !... (Marchant à grands pas.) Mon Dieu !... un vol !...

MATHILDE.

Père Giraud !...

GIRAUD.

Je ne vous en veux pas, mon enfant... vous êtes bonne, vous !... c'était ma fille !... ah ! votre mère est méchante !... nos larmes ne lui suffisaient pas, elle veut encore notre désespoir !...

MATHILDE.

Ah ! partez, père Giraud, partez, partez !... pour quelques jours du moins ?

GIRAUD.

Non pas ! oh ! que non, ce serait trop commode !... nous devions nous battre, votre père et moi... du sang contre du sang... un duel bête !... mais cette lutte-ci, c'est autre chose... c'est honneur contre honneur, probité contre probité, vertu contre vertu, et j'aime mieux cela !...

On entend un bruit de voiture.

MATHILDE, écoutant.

Ah ! une voiture !... elle s'arrête ! .. (Allant vers le fond et regardant.) C'est sans doute ma mère ! Non, c'est le comte !

GIRAUD.

Votre père !

MATHILDE.

Oh ! soyez calme, je vous en prie !

GIRAUD.

Je ne vous promets rien.

Mathilde se cache. — Le comte paraît. — Elle se sauve après qu'il est entré.

SCÈNE IV

GIRAUD, LE COMTE.

GIRAUD.

Vous ici, monsieur le comte !

LE COMTE.

Moi-même, monsieur Giraud.

GIRAUD.

Que me voulez-vous ?

LE COMTE.

Je vais vous le dire : monsieur Giraud, une des marques d'estime qu'un homme puisse donner à un autre homme, c'est de se mesurer avec lui ; cette marque d'estime je vous l'ai donnée puisque j'ai accepté un duel avec vous.

GIRAUD.

Vous l'avez accepté, c'est vrai ; mais moi, à cette heure, je le refuse !

LE COMTE.

Vous refusez.

GIRAUD.

Oui, j'ai réfléchi. Les chances ne sont pas égales entre nous.

LE COMTE.

Qu'entendez-vous par là ?...

GIRAUD.

J'entends tout simplement ceci, monsieur le comte, que vous mort, vous vous en iriez en laissant à vos enfants cent vingt mille francs de rente à se partager... et que ma mort à moi enlèverait aux miens leur principale ressource... ils ont encore besoin de mon travail... Je ne leur ferai pas banqueroute... misère oblige aussi, monsieur le comte !

LE COMTE.

Soit ! nous ne nous battrons pas.

GIRAUD.

En ce cas, avez-vous encore quelque chose à me dire ?

LE COMTE.

Et vous, monsieur Giraud ?

GIRAUD.

Moi, rien !

LE COMTE.

Rien ! alors c'est moi qui ai à vous parler.

GIRAUD.

Tenez, c'est inutile, allons droit au but. Je sais tout. Je viens de voir mademoiselle votre fille.

LE COMTE.

Mathilde vous a prévenu ?...

GIRAUD.

Que ma fille passait chez vous pour une voleuse ! Oui, monsieur le comte.

LE COMTE.

Qu'avez-vous à répondre ? il y a contre elle une présomption appuyée sur des indices graves.

GIRAUD.

Une présomption !... des indices !... et c'est avec cela que vous osez outrager ma fille ! Tenez, monsieur le comte, je vous le répète encore, il ne vous reste plus rien à faire ici.

LE COMTE.

Vous vous trompez : il me reste à connaître la vérité.

GIRAUD.

Mais que prétendez-vous donc pour y arriver ?

LE COMTE.

Voir votre fille et l'interroger.

GIRAUD.

Elle ! ma fille ! s'abaisser jusque-là !...

LE COMTE.

Il le faut, monsieur Giraud ; personne n'a le droit, même injustement accusé, de se soustraire à une justification lorsqu'elle est réclamée par d'honnêtes gens. Constituons-nous donc tous deux en tribunal de famille ; nous sommes seuls, Marguerite peut descendre.

GIRAUD.

Vous êtes le père de l'homme qui a flétri mon seuil ; je vous récuse comme juge, monsieur.

LE COMTE, *avec violence.*

Et moi je m'impose comme tel !

GIRAUD.

Vous, et de quel droit ?

LE COMTE.

De quel droit ! ah ! tenez ! ne m'interrogez pas ! ma résolution est inébranlable, faites venir votre fille.

GIRAUD.

Jamais ! ma fille est au-dessus de vos accusations comme le bon Dieu est au-dessus de nos misères ! Elle est innocente, parce qu'elle est innocente, et s'il vous faut des voleuses, cherchez ailleurs !

LE COMTE.

Vous refusez d'appeler Marguerite ?

GIRAUD.

Je refuse.

LE COMTE, *se dirigeant vers le pavillon.*

Alors, c'est moi qui irai la chercher.

GIRAUD, *lui barrant le passage.*

Vous ! je vous le défends ! je suis ici chez moi !

LE COMTE.

Nul n'est chez lui lorsque le soupçon frappe à sa porte !...

GIRAUD.

Ah ! prenez garde, monsieur le comte ! Tenez, vous n'êtes pas prudent ! ! !...

Il lève une chaise qui se trouve à sa portée.

LE COMTE, *avec hauteur.*

Vous me menacez, je crois.

GIRAUD.

Oui, je vous menace ! parce que j'ai dans le cœur toutes les

colères et toutes les haines à la fois! Retirez-vous, monsieur le comte! retirez-vous, le sang me monte à la tête!

LE COMTE, avec éclat.

Et que m'importe, à moi! Croyez-vous donc que le mien soit figé dans mes veines! ne sentez-vous donc pas que je partage toutes vos angoisses et toutes vos fureurs? Ne comprenez-vous pas que si j'agis ainsi c'est que je suis armé d'un droit aussi sacré que le vôtre, d'un droit auquel rien ne peut résister et au nom duquel je vous ordonne de me faire place! vous entendez, place!!

Marguerite paraît à droite, sortant du pavillon.

SCÈNE V

LES MÊMES, MARGUERITE, LA COMTESSE.

MARGUERITE.

Mon père, qu'y a-t-il?

GIRAUD.

Voilà monsieur le comte Cazelard des Hummes... Tu vas lui dire que, pour être pauvre, on n'a pas moins le cœur haut placé... et que tu ne crains rien... rien... ni de lui, ni de la justice, ni de personne, et qu'il veuille bien nous laisser sur-le-champ!

MARGUERITE, bas à Giraud.

C'est le père de Lucien, mon père!

LA COMTESSE, s'avançant.

Vous hésitez?

GIRAUD.

Mais tu ne vois donc pas que ces gens te prennent pour une voleuse!!!

MARGUERITE, avec un cri d'horreur.

Moi!

GIRAUD.

Êtes-vous contents? la voilà toute frémissante et le rouge de l'indignation au front!

LA COMTESSE.

Vous ne répondez pas?

MARGUERITE.

Qu'ai-je à répondre? que me voulez-vous enfin?

LA COMTESSE.

Vous le demandez?... mais mes diamants, mademoiselle... mes diamants... Il y en avait pour deux cent mille francs! ils étaient renfermés chez moi au fond d'un coffret, dans des écrins en velours grenat.

MARGUERITE, à part.

Pareils aux autres...

LE COMTE, *à part.*

Elle a tressailli.

GIRAUD, *éclatant.*

Deux cent mille francs de diamants... tu comprends bien... mais ris donc! ah! ah! ah!

Il rit.

LA COMTESSE.

Vous ne rirez pas longtemps!

LE COMTE, *à Marguerite.*

Quelqu'un que vous connaissez a trouvé ce médaillon à votre porte, il faisait partie des parures de la comtesse.

MARGUERITE, *effrayée.*

Ce médaillon... je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur!

LA COMTESSE.

Pourquoi avez-vous pâli?

GIRAUD, *regardant Marguerite.*

Qu'est-ce qu'elle dit donc!... c'est vrai, tu es pâle, Marguerite!

MARGUERITE.

Je crains de comprendre... Lucien aurait-il?...

LA COMTESSE.

Vous vous taisez?...

MARGUERITE, *à part.*

Le dénoncer à sa mère... le flétrir devant son père!!!

LA COMTESSE.

Eh bien?...

MARGUERITE, *après un silence.*

Eh bien! qu'est-ce que cela prouve?...Vous avez des diamants, des bracelets, des écrins en velours grenat, un médaillon est trouvé à ma porte... est-ce une raison pour venir m'insulter chez moi?... Qu'aurais-je fait de vos diamants? je les aurais gardés?... Eh bien! vous pouvez fouiller notre maison... Vendus? mais nous aurions de l'argent! et vous n'en trouverez pas chez nous! Vous voyez bien que je ne suis pas une voleuse, madame!

LA COMTESSE.

De belles paroles dont une autre se payerait!

MARGUERITE.

Madame!

LA COMTESSE.

Si je vous accuse, c'est que tout me dit que vous êtes coupable!

MARGUERITE.

Madame! madame!

LA COMTESSE.

Oui, coupable! Je vous ai laissée dans la chambre où étaient mes diamants!... ces diamants ont disparu... vous les avez pris ou quelqu'un s'en est emparé en votre présence.

Mouvement de Marguerite.

LE COMTE.

Vous pâlissez encore, il y avait donc quelqu'un ?

LA COMTESSE.

C'était un complice, je le veux bien, au lieu d'un coupable, il y en aura deux, voilà tout!...

LA COMTESSE.

Le nom de cette personne?

MARGUERITE.

Son nom ?

GIRAUD.

Eh bien! oui, son nom?... Tu ne vas pas faire la généreuse, hein ? quand on te soufflette depuis une heure sous les yeux de ton père?... Ce nom ?... ce nom ?...

MARGUERITE, suppliant.

Mon père!...

LA COMTESSE.

Votre silence vous condamne, prenez garde.

MARGUERITE, résolûment.

Pensez ce que vous voudrez.

GIRAUD.

Ce que tu fais là est grave, Marguerite!

MARGUERITE, à Giraud.

Pardonnez-moi, je dois me taire!

GIRAUD, la repoussant.

Je n'ai plus à pardonner.

MARGUERITE, sanglotant, la tête cachée entre ses mains.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

LE COMTE.

J'étais venu vers vous, monsieur Giraud, avec des paroles de conciliation sur les lèvres; je veux m'en retourner de même. Votre fille doit savoir où sont ces diamants, je vous laisse avec elle. Faites-lui comprendre qu'elle a tout à perdre à un scandale public. Nous reviendrons dans une heure.

Il donne le bras à la comtesse et s'éloigne.

LA COMTESSE, du seuil de la porte.

Dans une heure...

Ils sortent.

SCÈNE VI

MARGUERITE, GIRAUD.

GIRAUD, amenant Marguerite par la main.

Voyons, nous avons à causer. Je suis le père Gâteau, comme on dit dans le quartier; oui, tant qu'on ne met pas du

levain dans ma pâte... Vous avez cru devoir vous choisir un mari vous-même, sans mon aveu et sans les bénédictions de l'Eglise, c'est votre affaire. Dieu pardonne bien d'autres crimes, me suis-je dit, un père peut bien pardonner cette faute-là!... mais un vol!... Laisser cette infamie rampante et louche se glisser dans ma maison, ah! non... voir à mes côtés, non... me toucher, me parler, m'appeler son père, non... je n'engendre pas de ces filles-là, entendez-vous!... J'avais une enfant qui était pure, c'était vous!... je n'en ai plus que la moitié aujourd'hui, je m'en contente, mais il ne faut pas qu'un souffle la ternisse, qu'un soupçon l'effleure, car aussi vrai que je m'appelle Giraud et que je vous ai aimée, Marguerite, j'ouvrirai cette porte et vous montrerai la rue en vous disant : Nous ne pouvons plus vivre ensemble, allez-vous-en!

MARGUERITE.

Vous me chasseriez?

GIRAUD.

J'en mourrais peut-être... Oh! je ne me fais pas plus fort qu'un autre... j'en mourrais, c'est certain, mais vous sortiriez!... (Lui avançant une chaise.) Ainsi, causons comme deux personnes qui vont continuer à s'aimer toujours, ou qui vont se quitter pour jamais, gravement, la main sur le cœur et le cœur devant Dieu. Asseyez-vous.

MARGUERITE.

Ah! comme je vous aime!

GIRAUD.

Tu m'aimes?... tu vois, d'un mot tu m'attendris! Mais ça n'y fera rien. Le vieux Giraud a pris une résolution inébranlable... Assieds-toi.

MARGUERITE, se jetant à genoux.

Non, je ne m'assecrai pas, mon père! c'est à genoux que je veux vous parler... Penchez votre visage vers le mien. Vous les connaissez, n'est-ce pas, ces yeux que vous avez embrassés tant de fois! ces yeux que vous avez regardés si souvent à leur réveil! ne craignez pas d'y plonger bien avant! vous n'y trouverez que le reflet de votre âme honnête et simple! Regardez, mon père, et dites si vous doutez encore de moi!!! dites si vous voulez encore me chasser!!!..

GIRAUD, la relevant et la tenant embrassée.

Tais-toi! tais-toi!...

MARGUERITE, après un silence.

Et maintenant je vais tout vous dire.

GIRAUD.

C'est inutile, j'en sais assez!... ce nom seulement?

MARGUERITE.

C'est Lucien...

GIRAUD.

Je m'en doutais!

MARGUERITE.

Isidore était avec lui.

GIRAUD.

Ah! Isidore! voilà l'origine de sa fortune.

MARGUERITE.

J'ignorais encore le vrai nom de Lucien... ils étaient dans ce salon bleu... ils avaient les diamants... Je les ai vus, je leur ai même demandé ce qu'ils portaient... et... vous pleurez.

GIRAUD, l'embrassant.

Certainement, puisque je retrouve ma fille! (A part.) Maintenant à nous deux, monsieur Lucien des Haumes!

Il prend son chapeau.

MARGUERITE.

Où vas-tu?

GIRAUD.

Cela ne te regarde pas.

MARGUERITE.

Tu vas chez Lucien?

GIRAUD.

Peut-être bien!

MARGUERITE.

Oh! reste! je t'en prie!

GIRAUD.

Non, non!... Tu ne comprends donc pas qu'on veut te perdre? Oh! les misérables!... Entre leur fils et toi, il faut qu'ils choisissent, et c'est toi qu'ils accusent... Eh bien! entre toi et cet homme je choisis.

MARGUERITE.

Mon père, mon père?... Il y a entre vous deux un berceau!

GIRAUD.

Qu'est-ce que ça me fait!... Il y a dans ce berceau un enfant qui est à moi et qui ne connaîtra que moi!

MARGUERITE.

Je vous en supplie, restez!... J'irai, moi, je lui parlerai. Il ne me laissera pas accuser plus longtemps. Si je ne l'ai pas nommé tout à l'heure, c'est que je ne voulais pas rougir devant eux de l'homme que j'ai aimé! Mais maintenant il faut qu'il parle, qu'il avoue son crime à ceux-là seuls qui peuvent lui pardonner! et je vous le promets, il parlera!

GIRAUD.

Qu'en sais-tu?... Ceux qui trompent savent mentir.

MARGUERITE.

Il parlera, vous dis-je! parce que la vérité l'accablera de tout son poids, parce qu'il le faut! parce que je le veux!...

Vous m'entendez, je le veux! non pour moi, qui seule n'opposerais que mon dédain à leur accusation, mais pour vous, mon père, qui avez déjà accepté une honte et n'en devez pas subir une seconde!

GIRAUD.

Prends garde!

MARGUERITE.

Laissez moi partir.

GIRAUD.

Eh bien! va donc!

MARGUERITE.

Je serai bientôt de retour. Père, prenez garde qu'il ne s'éveille.

GIRAUD, l'embrassant.

Va, bonne mère. *Elle sort.*

SCÈNE VII

GIRAUD, *seul, regardant du côté du pavillon.*

Oui, tu es bien à moi, mon pauvre petit. Le bonhomme Giraud a encore des yeux et de bons bras, il travaillera pour toi. Tu t'appelleras comme lui, Henri Giraud, et si on vient te dire que tu devrais te nommer Henri des Haumes, réponds bravement, mon petiot, que tu avais à choisir et que tu as pris le nom d'un honnête homme. (*Écoutant.*) Il pleure, je crois? (*Il va entr'ouvrir la porte et s'assied sur les marches du pavillon.*) Non... Cette journée a été rude! (*Après un moment de réflexion.*) Si Lucien refusait... pourquoi non?... Celui qui a pu tromper une pauvre innocente et voler sa mère peut bien... Ah! si j'avais une preuve contre lui...

Il reste profondément absorbé. Entre Isidore.

SCÈNE VIII

GIRAUD, ISIDORE.

ISIDORE, *entrant sans faire de bruit.*

Ah!... Le vieux ramolli est là qui prend le frais, c'est le moment. (*Haut.*) Peut-on vous présenter ses devoirs, papa Giraud?

GIRAUD, *à part avec joie.*

Isidore! il l'a peut-être, lui... si je pouvais le faire parler! (*Haut.*) Ah! c'est toi, mon garçon?

ISIDORE.

Vous m'avez dit de venir, je ne me suis pas fait prier, vous voyez, me voilà.

GIRAUD.

Tu aimes ma fille alors ?

ISIDORE.

De l'adoration, père Giraud...

GIRAUD.

Sur ce chapitre-là nous nous entendrons toujours, et tu veux l'épouser ?

ISIDORE.

Par-devant le maire !

GIRAUD.

Pourquoi as-tu tardé si longtemps à me demander sa main ?

ISIDORE.

J'attendais une position !.. ah! je suis comme ça, moi ! du chic et de la délicatesse.

GIRAUD.

Et aujourd'hui tu as une position ?

ISIDORE.

Superbe !... j'ai déjà par là, de côté, comme dans les cinquante mille ?

GIRAUD.

Cinquante mille quoi ?

ISIDORE.

Cinquante mille balles, donc !

GIRAUD.

J'avais compris, mais je ne pouvais y croire... en si peu de temps ? et où as-tu gagné tout cet argent ?

ISIDORE.

Où ?.. mais dans les affaires.

GIRAUD.

Quelles affaires ?

ISIDORE.

Quelles affaires ? Dam ! les affaires qu'on fait quand on est dans les affaires, c'est clair.

GIRAUD.

Oui, pour toi... mais avant toute chose, mon garçon, il faut me dire d'où vient ta fortune.

ISIDORE.

Vous ouvrez l'œil ?... ça m'est égal. Je travaille à la Bourse.

GIRAUD.

Tu n'avais pas le sou ?

ISIDORE.

J'avais des protecteurs, tiens !... j'ai été commandité par un vicomte.... (*A part.*) Aïe ! je me suis coupé.

GIRAUD.

Quel vicomte ?

ISIDORE.

Oh ! j'ai lâché vicomte, comme j'aurais dit marquis ou baron.

GIRAUD.

Ton vicomte a un nom que je peux te dire, moi.

ISIDORE.

Bah ! dites-le alors, vous m'éviterez la peine de vous le faire connaître.

GIRAUD.

Lucien des Haumes !

ISIDORE.

Bien trouvé! vous avez mis le nez dessus.

GIRAUD.

Veux-tu savoir où il a pris l'argent qu'il t'a donné ?

ISIDORE.

Oh ! je n'y tiens pas... l'argent n'a point de famille... ça roule d'une main à l'autre sans demander de passe-port.

GIRAUD.

Cet argent provient d'un vol.

ISIDORE.

Hein !!!

GIRAUD, le saisissant.

Vous avez volé les diamants de la comtesse !

ISIDORE.

Parlez donc moins haut, c'est compromettant.

GIRAUD.

Tu es son complice ! et je vais te faire arrêter !

ISIDORE.

Arrêter ? moi ! un capitaliste !

GIRAUD.

A l'instant même.

ISIDORE.

Voyons, père Giraud, pas de bêtises! Vous n'y pensez pas ! le vicomte a pris les diamants de sa mère, mais un jour ils devaient lui appartenir. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat!

GIRAUD.

Tu le verras !

ISIDORE, s'échappant de ses mains.

Ah ! ben ! vous savez ! bonsoir ! c'est pas moi qui ai fait le coup.

GIRAUD.

Tu mens, tu me l'aurais déjà prouvé.

ISIDORE, tirant un papier de sa poche.

Oh ! s'il ne s'agit que de cela ! Vous venez d'insulter à ma probité, vous avez porté atteinte à ma considération! (Lui présentant le papier.) Tenez ! lisez-moi ça et rougissez !

GIRAUD, *prenant le papier et lisant.*

« Mon cher Isidore, je t'envoie les diamants, moins le » médaillon que j'ai perdu, engage-les ou vends-les. Mais il » me faut cinquante mille francs ce soir. »

ISIDORE.

Est-ce clair cette fois ?

GIRAUD, *lisant.*

« Dix mille francs pour ta commission. » — Signé « Lucien » des Haumes. »

ISIDORE.

Voilà ! Dix mille francs et je suis couvert. C'est ça qu'on appelle les affaires. Rendez-moi mon vélin !

GIRAUD, *avec joie.*

Je tiens donc ma vengeance !

SCÈNE IX

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Mon père ! savez-vous pourquoi cet homme a été lâche et vil ! savez-vous pourquoi il n'a pas craint de se souiller d'un vol !! vous ne le savez pas?... vous ne vous l'imaginez-pas !

GIRAUD.

Parle, que t'a-t-il dit ?

MARGUERITE.

Lui, il n'y était pas ! il était en fête avec des désœuvrés, ses compagnons de plaisirs ! mais j'ai tout appris ! c'est pour une femme qu'il a volé, et quelle femme !...

ISIDORE.

Si la jalousie s'en mêle, nous sommes flambés !

MARGUERITE.

Il lui fallait de l'or ! non pour acheter son amour ! il ne croit pas à l'amour, lui ! mais pour donner à sa maîtresse ce luxe insolent et menteur dont ses pareilles habillent leur honte ! ! pour parader ! pour promener publiquement un de ces êtres sans beauté, sans jeunesse et sans pudeur, qu'on appelle une fille perdue !

ISIDORE, *à part.*

Elle arrrange bien la Machiavellini.

MARGUERITE.

Et c'est pour cette créature avilie qu'il m'a trompée, qu'il m'a dédaignée, moi ! ! ! Ah ! mon père ! ! !

GIRAUD.

Je te vengerai, va ! J'ai la preuve du vol ! Tiens, voilà son complice !

Il montre Isidore.

ISIDORE, à part.

Ça ! ça m'enlève mon chic !

GIRAUD.

Je vais courir à l'hôtel de cette comtesse orgueilleuse ! Ce sont des larmes qu'il me faut pour payer tes larmes!...

ISIDORE, gagnant la porte.

Si je me donnais un courant d'air.

GIRAUD, le rattrapant.

Où vas-tu ?

ISIDORE.

Voir la côte officielle !

GIRAUD, le clouant sur place.

Reste !

SCÈNE X

LES MÊMES, LE COMTE et LA COMTESSE.

LE COMTE, entrant, à Giraud.

Avez-vous réfléchi, monsieur Giraud ?

GIRAUD, à la comtesse.

J'ai réfléchi... Quant à vos bijoux, madame, vous aurez l'extrême bonté de les chercher désormais ailleurs et le voleur aussi.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire ?

GIRAUD.

Tenez, je consens à vous éviter des courses inutiles : Le voleur habite rue de Verneuil, hôtel des Haumes, et se nomme le vicomte Lucien Cazelard des Haumes ?

LA COMTESSE, avec éclat.

Mon fils !

GIRAUD.

Parbleu, madame ! qu'est-ce qu'il y a là d'étonnant ? Vous accusiez bien ma fille, tout à l'heure !

LA COMTESSE, à son mari.

Monsieur le comte, cet homme insulte dans votre fils le nom que vous portez !

GIRAUD.

Il n'y a pas d'insulte ici, madame ! il y a une preuve. A

chacun son calice ! J'ai bu le mien jusqu'au bout, moi !... Connaissez-vous cette écriture ?...

LA COMTESSE.

Dieu !

LE COMTE, après avoir lu.

Infamie !

Ils restent attérés.

GIRAUD.

Vous voilà tous deux... comme j'étais tout à l'heure ! c'est bien.

LE COMTE.

Monsieur, il me faut cet écrit ! A quelque prix que ce soit ! C'est l'honneur de mon nom qui est menacé par lui.

GIRAUD, terrible.

Vous êtes-vous soucié du mien ? (*Les regardant tous deux.*) Oui, madame la comtesse, je le garde. J'irai dans votre hôtel, s'il le faut, le faire lire à votre valetaille ! Votre fils a jeté la honte sur ma famille ! Moi ! je jetterai de la boue sur la vôtre ! je vais le livrer à la justice ! (*A Isidore, le prenant au collet.*) Allons ! viens ! toi !

Il l'entraîne au seuil de la porte.

LA COMTESSE, se jetant vers Marguerite.

Mademoiselle ! mademoiselle !... Vous ne le retenez pas !

MARGUERITE, montant les marches du pavillon.

J'entends mon fils qui pleure, madame !

ACTE CINQUIÈME

Une chambre chez Giraud. — Une table chargée de papiers, à droite. — Portes latérales. — Une grande porte vitrée s'ouvrant sur une terrasse ornée de fleurs. — Un berceau d'enfant.

SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE, GIRAUD, EUGÈNE, MOREL.

Marguerite, assise sur la terrasse près du berceau, est plongée dans de profondes et sombres réflexions; elle a ses coudes posés sur ses genoux et sa tête appuyée dans ses mains. — Giraud écrit à la table ; il est très-pâle et passe de temps à autre la main sur son front avec un sentiment douloureux. Giraud écoute sans rien dire. — La porte latérale de droite s'ouvre tout doucement; on voit la moitié du corps d'Eugène et la tête de Morel qui s'allonge sur son épaule.

EUGÈNE, à Giraud, à voix basse.

C'est nous, père Giraud.

GIRAUD, se retournant.

Entrez, mes amis.

MOREL.

Nous venons de chez le comte des Haumes, et suivant votre désir, nous lui avons remis la lettre de son fils.

GIRAUD.

C'est bien.

EUGÈNE.

Vous l'avez voulu, père Giraud, mais moi à votre place, je n'aurais pas pardonné.

GIRAUD.

Tais-toi, garçon, il y a des armes qu'un honnête homme ne ramasse pas pour se venger. Dans le premier moment je me suis laissé aller à la colère! mais depuis j'ai réfléchi et...

MOREL.

Et vous vous êtes dit qu'il ne fallait pas punir le fils par le père. Vous avez bien fait, père Giraud.

GIRAUD.

Voilà une parole qui me justifie, tu vois! et qu'a dit le comte?...

EUGÈNE.

Rien!

GIRAUD.

Rien?

MOREL.

Rien.

GIRAUD, accablé.

C'est bien.

MOREL, à voix basse.

Comment va Marguerite?

GIRAUD, se levant.

Elle ne s'est pas couchée. (Montrant Marguerite.) Elle a passé toute la nuit à regarder devant elle, comme ça.

MOREL, s'avançant d'un pas.

Mais elle dort

GIRAUD, secouant la tête.

Il faudrait d'abord lui donner l'oubli, mon pauvre Morel!

EUGÈNE, à part.

Elle l'aime donc toujours!...

MOREL.

Elle dort, j'en suis sûr!

GIRAUD.

Ah! si le bon Dieu lui rendait le sommeil, ce serait toujours ça!

Ils s'approchent tous les trois sur la pointe des pieds; Marguerite fait un mouvement.

MOREL.

Chut! elle va se réveiller!

Ils veulent se retirer.

MARGUERITE, se levant.

Oh! non, restez ainsi, ça me fait plaisir de vous voir là, tous les trois ensemble! (Ils s'approchent.) Vous rappelez-vous l'année dernière, le jour de ma fête? Vous étiez comme ça derrière la porte quand je suis entrée! quelles bonnes figures vous aviez!... Je les revois encore! (A Giraud.) Oh! père, vos cheveux n'étaient que gris et les voilà tout blancs! blancs comme les fleurs que vous teniez à la main!

GIRAUD, s'efforçant de rire.

Parbleu! tu te trompes, tu sais bien que j'ai toujours été un vieux coquet!... je... je mettais de l'eau de la Floride!

MARGUERITE.

Ah!

GIRAUD.

Oui, et maintenant je n'en mets plus ! voilà ! mais le premier dimanche que nous irons nous promener à la campagne, tu verras, j'aurai ma chevelure de vingt-cinq ans ! (*A part, avec des larmes.*) Je me ferai teindre, s'il le faut!

MARGUERITE, *se remettant à sa place, à part.*

J'ai fait bien du mal à ce monde-là !

GIRAUD, *bas à Eugène et Morel en dévorant ses larmes.*

Encore, avec ça, elle ne dort ni ne mange et elle a la fièvre. Je finirai par la perdre, vous verrez!

TOUS LES DEUX.

Père Giraud !

GIRAUD, *essuyant ses yeux.*

Oui... oui... Elle a l'air de ne plus m'aimer !... Ah ! qu'est-ce qu'ils ont fait de ma fille !...

Giraud va à sa fille, mais il hésite à lui parler. Enfin, faisant un effort sur lui-même, il se penche vers elle d'un air dégagé.

GIRAUD.

Tu ne trouves pas qu'il fait froid ?...

MARGUERITE, *les yeux fixés sur le berceau.*

Non.

GIRAUD.

Ah !... veux-tu rentrer ?...

MARGUERITE, *de même.*

Non.

GIRAUD, *montrant l'enfant.*

Comme ça pousse, hein?

MARGUERITE, *de même.*

Ne m'avez-vous pas dit qu'il me ressemblait, mon père ?

GIRAUD, *riant.*

Pardi !. . pas à présent, par exemple...-il fait des grimaces et fourre ses deux poings dans ses yeux... Mais c'est tout ton portrait, quoi !

MARGUERITE.

Tant mieux, vous ne penserez qu'à lui et à moi quand vous le regarderez !...

GIRAUD.

Tiens ! avec ça que je me gêne... il est aussi à moi ce petit-là ! *Silence.*

MARGUERITE.

Alors vous avez envoyé chez monsieur le comte des Haumes ?

GIRAUD, *sombre.*

Oui !

MARGUERITE.

Il n'a rien dit ?

GIRAUD.

Rien !

MARGUERITE.

Et il n'est pas venu ?

GIRAUD.

Non !

MARGUERITE, *remuant le berceau.*

Il aurait pu le faire, ma honte n'a de taches que pour nous !.. (*Embrassant l'enfant.*) Pauvre petit !... (*Remuant le berceau d'un air sombre et secouant la tête.*) Je t'aime déjà de trop pour pouvoir me passer de toi.

GIRAUD, *sévèrement.*

Tu as eu là une vilaine pensée, Marguerite !

MARGUERITE, *se levant d'un air farouche.*

Comment s'y prend-on avec les femmes éhontées, puisqu'on me laisse étouffer sous le mépris dans mon coin!... mon père, dites-moi cela ?

GIRAUD, *avec des larmes.*

Est-ce que je te méprise, méchante enfant.

MARGUERITE, *lui prenant vivement la main.*

Oh ! vous !... vous êtes si bon !...

GIRAUD.

Ni Eugène, ingrate, ni Albert, tu le sais bien !...

MARGUERITE.

Sans doute... mais les autres !

GIRAUD, *haussant les épaules.*

Oh ! les autres !... si on cherchait bien !... Je doute de tout le monde, à présent.

MARGUERITE, *courbant le front.*

Depuis que j'ai failli.

GIRAUD, *mécontent.*

Mais non... mais non !.. Veux-tu que je te dise, tu as plus d'orgueil que d'amour !... Où ça te mènera-t-il ?... (*S'attendrissant.*) J'aimerais mieux entendre crier ton cœur... On pleure, alors... les larmes cautérisent le cœur et le calment... Toute petite, tu pleurais souvent dans mes bras. (*La prenant dans ses bras.*) Eh bien ! viens encore !... pleure pour me faire plaisir .. pleure, ma pauvre fille... pleure !

MARGUERITE, *s'arrachant de ses bras, va s'asseoir sur une chaise, près de la table à droite.*

Je ne peux pas... j'étouffe.

Morel et Eugène accourent.

MOREL.

Marguerite !

EUGÈNE.

Qu'avez-vous donc ?

GIRAUD, lui présentant un verre d'eau.

Bois... bois un peu !

MARGUERITE, s'efforçant de sourire.

Merci, père !.... Je suis une sotte ! je finirai par vous convaincre que je ne suis plus bonne qu'à mettre en terre ! (Allant à la terrasse.) Ah ! le beau temps ! (Elle retourne à la terrasse ; s'asseyant par terre à côté du berceau.) Le soleil nous fera du bien ! La tête appuyée sur le berceau, elle le remue tout doucement en chantonnant : Do, do, l'enfant do !... — Giraud, Eugène et Morel restent dans la chambre.

GIRAUD, fourrant son mouchoir dans sa bouche pour étouffer ses sanglots.

Oh ! oh ! oh !

MOREL.

Voyons, père Giraud, du courage !

GIRAUD, à voix bsase.

Est-ce que j'en manque tant qu'elle est là, est-ce que je ne ris pas ?... Je ris et je vois la mort sur son visage, car nous la perdrons, voyez-vous, je le sens là !

EUGENE, d'une voix sourde.

Elle l'aime donc bien !

GIRAUD.

Ce n'est pas cela, malheureux.... c'est le mépris qu'on fait d'elle qui la tue !

MOREL, indigné.

Le mépris !

EUGÈNE.

Et qui donc oserait ?

GIRAUD.

Vous ne connaissez pas le monde !... Elle sera une bonne mère... elle élèvera bien son enfant... elle en fera un homme de cœur.... et puis un beau jour.... Ah ! vous me comprenez bien !... Un beau jour on lui jettera à la figure que ce fils-là n'a pas de père !... et ce jour-là, voyez-vous, elle a déjà deviné qu'il arriverait !

EUGÈNE.

Il n'arrivera jamais, père Giraud, c'est moi qui vous le dis... et je vais tout de suite vous expliquer comment... Père Giraud, je vous ai demandé votre fille, il y a six mois... aujourd'hui, je vous la demande encore... et pour la faire respecter, je commencerai par la respecter moi-même... Père Giraud, voulez-vous de moi pour fils ?

GIRAUD.

Tu ferais cela ?

EUGÈNE.

Je me dis qu'avec des soins et des prévenances, on peut se faire bien venir peu à peu... et peu à peu notre amitié fera oublier à Marguerite ses chagrins.... Le petit aura grandi quasi entre mes jambes et sur mon cœur... il m'appellera un jour son père, et sa brave mère, j'en suis sûr, ne le démentira pas !

GIRAUD, le serrant sur son cœur.

Viens que je t'embrasse !... (Respirant avec bonheur.) Ah ! tu m'as fait du bien !...

MOREL, serrant la main à Eugène.

Vous ne me surprenez pas, Eugène, j'attendais ça de vous !

EUGÈNE, embarrassé.

Oui, mais ce n'est pas tout...

GIRAUD.

Qu'est-ce qu'il te faut encore ?

EUGÈNE, désignant Marguerite, sans regarder.

Son consentement ?

GIRAUD.

Ah ! ça c'est ton affaire, mon garçon !... (Lui serrant la main.) Mais quoi qu'il arrive, entends-tu, Eugène, je n'oublierai jamais ce que tu viens de faire !

Marguerite, sans avoir l'air d'écouter, a entendu toute cette scène.

MARGUERITE, à part.

Ni moi non plus ! (Elle reprend sa chanson en remuant le berceau.) Do, do, l'enfant do !...

MOREL, écoutant.

On monte ! (Allant regarder à la porte.) Ah !

EUGÈNE, tressaillant.

Quoi ?

MOREL.

Le comte des Haumes et son fils !

MARGUERITE, se redressant, frissonnante et toute droite.

Enfin !

SCÈNE II

LES MÊMES, LE COMTE, LUCIEN.

Ils sont tous deux en toilette de cérémonie. Le comte a ses ordres à sa boutonnière. Marguerite s'est avancée d'un pas sur la terrasse et se trouve sur le seuil.

LE COMTE, gravement.

M. Giraud, je me nomme le comte Cazelard des Haumes...